

Larson

Black Mirrors *Le monde de demain*

La Muerte p.11 TUKAN p.13 Hélène Duret p.18 Stéphane Orlando p.20 Zap Mama p.38
Le dilemme du support p.22 Winter is coming p.26 Programmation musicale & inclusivité p.30



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/s



Génération classique

Un concours tremplin pour les jeunes ensembles de musique classique

FINALE PUBLIQUE

3 décembre à Charleroi (PBA)

Finalistes :

- Duo Xilema
- Trio Susato
- Duo Sauly
- Ensemble Tessera
- Ensemble Audace
- Quatuor Chostakovitch
- Trio Papillon



© Leslie Arramonow

Infos : lesfestivalsdewallonie.be – 071 51 78 00



Une initiative des Festivals de Wallonie, en collaboration avec les Écoles Supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles et le Conseil de la Musique.

music festival FIFTY LAB

16 > 18
NOV.

BRUSSELS

Discover your next favourite music act in the centre of Brussels.

- Ada Oda^{BE} / Amaliah^{UK} / Aunty Rayzor^{NG} / Baby's Berserk^{NL}
 Bolis Pupul^{BE} / Bratři^{CZ} / Catherine Graindorge^{BE} / Clara!^{BE}
 Dienne^{BE} / Dishwasher^{BE} / DJ Travella^{TZ} / ELOI^{FR}
 e/tape & Vincent Rang^{BE/NL} / Feux^{UK} / Grove^{UK} / Gwendoline^{FR}
 HAWA^{US} / Inturist^{RU} / JeanneTo^{FR} / Jeshi^{UK} / Judith Kiddo^{BE}
 KAT^{BE} / KAU trio.^{BE} / King Kami^{BR} / Knucks^{UK} / KOWARI^{BE}
 Lander & Adriaan^{BE} / Laura Agnusdei + Daniele Fabris^{IT} / Lazuli^{FR}
 Liv.e^{US} / Mabe Fratti^{GT} / Mankiyan^{BE} / MAZ^{LU} / MICHELLE^{US}
 ML^{BE} / Moïse Turizer^{FR} / Movulango^{BE} / Niels Orens^{BE} / NikNak^{UK}
 O.^{UK} / Omni Selassi^{CH} / orbit^{DE} / Ottis Cœur^{FR} / Pö^{GH/FR} / Samar^{BE}
 Santiago Latorre^{ES} / Sara Berts^{IT} / Shaka Shams^{BE} / Siksa^{PL}
 Sister Ray^{CA} / Smahlo^{BE} / SPACEBABYMADCHA (SBM)^{BE} / STACE^{BE}
 The Clockworks^{IE} / They Hate Change^{US} / Uzi Freyja^{FR}
 Vieze Meisje^{BE} / winnterzuko^{FR} / Yugen Kala^{ES} / Zohar^{NL}



SURPRISE

YOUR

BIG
SCIENCE

EARS

ARSMUSICA
18 NOV - 02 DEC 2022

ARSMUSICA.BE · INTERNATIONAL CONTEMPORARY MUSIC FESTIVAL



affiche - michabatory.com

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trice-s
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Louise Hermant
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Aubry Touriel
Didier Zacharie

Roloeur-ricos
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
Black Mirrors
©Tim Tronckoe

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Janvier 2023



FÉDÉRATION 50
WALLONIE-BRUXELLES



LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Rémi Besse,
Laurent Vilarem,
Kevin Dochain,
Sarah Geerit

P.14

Frenetik, entre Booba et Damso



P.18

Hélène Duret, clarinettiste jazz



P.20

Le streaming, oui... mais pas que!



P.28

La Maison poème, home sweet home



P.30

L'inclusivité en débat



P.40

Le rap, déclinaison flamande



Édito

Au sein de ce numéro, Larsen aborde trois thématiques qui occupent actuellement le devant de la scène. La première, sans surprise, concerne l'explosion du coût énergétique qui rend l'avenir des salles de concert très incertain, surtout après deux années de pandémie. Comment et jusqu'à où diminuer la consommation sans altérer la qualité des activités proposées? Va-t-il vraiment falloir fermer les salles les plus "fragiles" pendant l'hiver?

La seconde se concentre sur la diversité du secteur musical. Plus particulièrement, comment tendre vers une plus grande présence de femmes et de minorités de genre sur scène? Larsen est allé à la rencontre de programmeurs et programmeuses préoccupés par cet enjeu et qui ont donc quelques éléments de réponses à apporter.

Enfin, le dernier sujet concerne l'écologie. Quel est l'impact du monde musical sur l'environnement? Et quelles seraient les solutions pour que ce secteur devienne plus écoresponsable? Autant de questions qui seront posées lors du premier Forum de la Culture Durable qui se tiendra fin novembre à Namur.

Une vision immédiate laisserait à penser que ces trois thématiques sont éloignées les unes des autres. Elles sont pourtant étroitement liées car l'urgence écologique va obliger à repenser les inégalités. Du moins, on l'espère.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Black Mirrors

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Morgane Mathieu
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 La Muerte
p.12 Wild Classical Music Ensemble
p.13 TUKAN
p.14 Frenetik
p.15 Prinzly - Anwar
p.16 Ada Oda - Maxime Denuc
p.17 Harold Noben
p.18 Hélène Duret
p.19 Trio Spilliaert

Articles

p.20 AVANT-PLAN Stéphane Orlando
p.22 360° Le dilemme du support
p.26 180° Sale temps pour les salles de concerts
p.28 IN SITU La Maison poème
p.30 SOCIÉTÉ Programmation musicale & inclusivité
p.32 GREEN Le défi de la transition écologique!

Les sorties

Bonus

p.37 ARRÊT/IMAGE Yoann Stehr
p.38 C'EST CULTURE Zap Mama
p.40 VUE DE... Hip-hop in het vlaams
p.42 J'ADORE... Sharko
p.42 L'ANECDOTE Trio Grande



©MORGANE MATHIEU

#musiquesdamonde

#artisto

Morgane Mathieu

TEXTE : LOUISE HERMANT

« Ça n'a pas très bien démarré pour moi et la musique ! », plaisante Morgane Mathieu. Pendant son enfance, la Bruxelloise se voit obligée de suivre des cours de solfège par son père, saxophoniste amateur. « C'est malheureusement souvent mal donné alors ça peut être difficile à suivre quand on est jeune. Aujourd'hui, je suis très contente de l'avoir fait. »

Quelques années plus tard, elle pose ses bagages en Angleterre, au Chichester College, où elle approfondit ses bases en musique. À son retour, elle préfère cependant se tourner vers des études de communication. Elle désire toujours travailler dans le milieu musical mais autrement que comme musicienne.

Elle atterri alors chez Muziekpubliek, d'abord en tant que stagiaire, puis comme employée. Depuis 2012, elle gère la communication de l'ASBL qui promeut les musiques traditionnelles. Dans sa fonction, Morgane Mathieu lance également le festival Hide & Seek, qui en est déjà à sa sixième édition. « Cet événement nous permet d'amener du public dans des endroits inattendus et lui faire découvrir les musiques du monde qu'il n'aurait peut-être pas connu autrement. » Avec plusieurs ami-es, elle s'occupe en parallèle de la God Save the 90's, des grandes soirées dédiées aux tubes des années 90 et ce, durant quelques années.

« Deux activités très intenses », souligne-t-elle. Le temps pour créer de la musique se réduit. « Pendant mes études, je composais déjà un peu mais je n'étais pas sûre de vouloir me lancer dans un projet solo. J'ai continué à faire de la musique mais très timidement, pour moi surtout. » Le manque de confiance en elle la pousse à garder ce désir presque secret. Jusqu'à ce que la frustration prenne trop de place. Elle reprend alors des cours, de manière plus sérieuse. Son projet MoHa commence à prendre forme. Son premier EP aux influences pop-électro, *Treasure Hunt*, sort début 2021. « Je préfère m'épanouir avec ce projet plus que d'en vivre », assure-t-elle.

L'envie de sortir un album long format fait doucement son chemin, avec des chansons en français, cette fois. « Avec MoHa, je prends le temps de sentir les choses. Je ne veux pas faire les choses en me pressant. Ça doit être du plaisir. » En attendant, un autre défi se présente à elle. À la fin de l'année, Morgane Mathieu reprendra la direction du Festival d'Art de Huy. « Il était temps pour moi d'aller vers autre chose après dix ans à Muziekpubliek. J'avais aussi très envie de faire de la programmation. Dans le secteur des musiques traditionnelles, que je connais déjà. » Une programmation qu'elle souhaite plus moderne, plus ouverte et plus paritaire.

Chargée de la communication chez Muziekpubliek depuis 2012, la Bruxelloise se lance bientôt dans un nouveau défi. Celui de faire évoluer la programmation du Festival d'Art de Huy. Et sur le côté, la fondatrice des soirées God Save the 90's continue de faire évoluer son projet solo, MoHa.



folk

clip

Sura Roar

À des années-lumière du Roar de sa compatriote Katy Perry, la belgo-américaine Sura, en échappée solo de son trio des « pleureuses » Las Lloronas, a récemment délivré un titre tout en sensibilité et qui pourrait notamment plaire aux aficionados de Sufjan Stevens. Juste une voix, une guitare... et beaucoup d'émotion. Des toits de Bruxelles à la Rotonde du Botanique, il n'y a qu'un petit vol d'oiseau, Sura y présentera son premier album le 8 décembre.

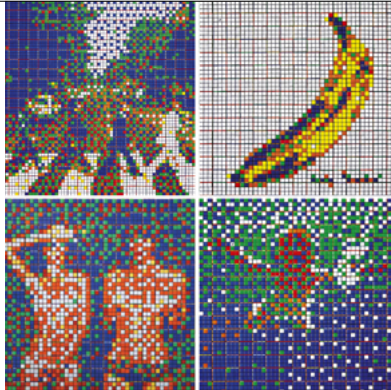


album

électro

Naomie Klaus Story of a Global Disease

Vous vous souvenez de la pandémie ? On parle d'un temps où on pouvait juste aller se promener... seul ou très peu accompagné. Ce disque est issu d'une commande du Beursschouwburg qui proposait alors des balades sonores. Sorti jusqu'ici uniquement sur K7 (pirate), il est désormais conseillé de se procurer cet excellent album électro et foutraque sur LP. Il y est question de tour japonaise, de roi belge mégalomanie, de tourisme et de mondialisation. Mélancolique et enivrant.



expo

MIMA

Invader Rubikcubism

Le street-artist français Invader est l'invité du Millenium Iconoclast Museum of Art de Bruxelles jusqu'au 8 janvier 2023. C'est la première expo consacrée au courant du Rubikcubisme et à son inventeur, une hybridation de l'art optique et du cubisme à forte connotation "pixel-lienne". La musique et la reproduction de célèbres pochettes d'albums ont toujours été une grande source d'inspiration de cet artiste fana du célèbre Rubik's cube. Pas si casse-tête qu'il n'y paraît !

bible

juridique

Les droits des auteurs et autrices (tout simplement)

C'est LE manuel tant attendu sur le(s) droit(s) d'auteur : simple, clair, fondé sur la pratique, accessible au plus grand nombre, illustré de cas concrets et bourré d'apports de personnalités issues tant de la culture que du droit. Bref, une nouvelle méthode simple et claire pour aborder le droit d'auteur et la propriété intellectuelle. 607 pages de pur bonheur, grâce aux éditions Larcier et à Frédéric Young, délégué général pour la Belgique de la SACD et de la SCAM depuis 1993.



dobut-single

chanson-pop

Mathieu Teissier Je Me Souviens

Sa biographie nous informe qu'avant de passer de l'autre côté de la caméra et du micro, ce photographe et réalisateur « est arrivé à Bruxelles via un séjour involontaire dans un hôtel de passe ». Un bien étrange détour qui a finalement conduit ce jeune homme sous un autre toit, celui de The Ffamily, le label créé par David Numwami (collaborateur occasionnel ou régulier de Sébastien Tellier, Charlotte Gainsbourg ou encore Nicolas Godin). Quelque part entre Andy Shauf et Laurent Voulzy.



En vrac...

live2020
#UnitedForLiveMusic

La santé mentale
des artistes

Un coup de pouce
financier de
LIVE2020

Créé au cœur de la crise sanitaire, LIVE2020 s'est positionné à l'échelon national pour collecter des fonds de soutien au secteur belge de la musique live. Toujours d'actualité, cette ressource solidaire se métamorphose désormais au gré des besoins d'un secteur en mutation. La journée du 10 octobre était entièrement consacrée à la problématique de la santé mentale. Cette thématique n'épargne pas le secteur musical. Bien consciente de l'ampleur du phénomène, l'équipe de LIVE2020 met aujourd'hui 20.000 euros sur la table pour aider celles et ceux qui souhaitent se refaire une santé (mentale). Après plusieurs cycles de soutien financier à celles et ceux qui étaient en difficulté économique durant la crise sanitaire, LIVE2020 se concentre à présent sur l'impact mental que la pandémie a laissé derrière elle. Statut incertain et revenus irréguliers constituent, à coup sûr, des sources de stress qui font douter les personnes actives dans le secteur de la musique quant à leur capacité à concilier leur vie artistique et financière. Face à ce constat, le fonds LIVE2020 met désormais 20.000 euros sur la table pour

apporter une aide financière à celles et ceux qui veulent se remettre sur les rails mentalement. Toute personne ayant travaillé dans le secteur musical belge pendant au moins un an au cours des trois dernières années peut ainsi se faire rembourser huit séances chez un-e psychologue ou un-e psychothérapeute. Tous les détails de cette opération se trouvent sur le site de LIVE2020.

Le Roi Arthur
dans les bois

Vitrine Chanson
et Musique jeune
public 2022

La Vitrine Chanson et Musique jeune public est un événement lié au programme Spectacles à l'école. Tout comme le Festival ProPulse, il a pour but de promouvoir les spectacles d'artistes soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles auprès de programmeur-rices professionnel-les et accueille aussi les programmeur-rices non professionnel-les issus du monde de l'enseignement. Parmi les sept propositions artistiques qui composaient cette édition, le prix de la Ministre de la Culture a été décerné ex aequo au spectacle *Dans les bois* (Artra asbl) et au spectacle *King Arthur* (Cie Dérivation). Le jury a également eu un gros coup de cœur pour le spectacle *Mon jardin* (cie Kasanna), auquel il a accordé une mention « pour la justesse et l'audace de la proposition artistique ».



Bini public
son premier livre

Un recueil de poèmes
pour la chanteuse liégeoise

Aperçue voici quelques années en finale du concours Du F. dans le texte (*DFDT 2023 – inscriptions ouvertes jusqu'au 9 décembre, – ndlr*) aux côtés de JakBrol et Mathilde Fernandez (Ascendant Vierge), la chanteuse Bini met son petit monde en musique sur les cordes de sa guitare acoustique. Quand elle n'enregistre pas une chanson avec ses potes Flow et Roza, Bini écrit des poèmes. Ceux-ci seront bientôt rassemblés dans un livre intitulé *Ici*. Rédigé entre 2019 et 2021, ce recueil de poèmes de 78 pages revisite le journal intime de la chanteuse liégeoise. *Ici* a été dévoilé au public lors d'une grande soirée de vernissage le 29 octobre, organisée dans le cadre atypique de la boulangerie Un Pain C'est Tout, à Liège.

Apprendre
on chantant ?

Studytracks avec Koba LaD ou Antoine Delie

En France, Studytracks rassemble des professionnels de l'enseignement, de la musique et des sciences cognitives pour améliorer les méthodes d'apprentissage des élèves du primaire et du secondaire. Bien motivée à l'idée de bousculer les habitudes de transmission du savoir, l'association met des cours en chanson avec l'aide d'artistes bien connus des cours de récréation. Soprano, Joey Starr, Black M, Koba LaD ou le chanteur belge Antoine Delie se métamorphosent ainsi en professeurs grâce à une méthode développée en compagnie de spécialistes des neurosciences. Pour faciliter la mémorisation et compléter les leçons gravées dans les manuels d'usage, on peut désormais apprendre en chantant. Pour s'améliorer en chimie, les élèves peuvent ainsi se tourner vers Koba LaD. Meilleur prof de l'année ?

Rock Werchter

7 jours max.!

7 jours max. et 5 nuits de camping seront désormais les normes d'exploitation du site de Werchter. Un nouvel accord de coopération a en effet été passé entre les communes de Haacht, de Rotselaar et Live Nation, le promoteur du (des) festivals : Rock Werchter (4 jours) généralement précédé de ses "dérivés" TW Classic et Werchter Boutique, deux manifestations d'une journée, toutes accueillant des dizaines de milliers de spectateurs. L'accord fixe également un cadre pour l'organisation des divers événements en soulignant l'importance de problématiques liées à la mobilité ou à l'empreinte écologique (un plan doit d'ailleurs être soumis à ce sujet aux autorités communales). Rock Werchter aura lieu en 2023 du 29 juin au 2 juillet. TW Classic, ce sera le 18 juin. Pas de date annoncée pour Werchter Boutique. L'ex-One Direction Harry Styles se produira également à Werchter le 24 juin prochain. Un site bien rentabilisé donc... Verra-t-on ce genre d'accords entre organisateurs et pouvoirs locaux se généraliser dans les mois à venir ? Encadrera/limitera-t-on bientôt l'utilisation de certains sites wallons ou bruxellois ? Time will tell.

The World Music Charts
2022

Homerecords.be dans la short list

The World Music Charts, orchestré par le WOMEX, élit depuis 2019 les 20 meilleurs labels « world » indépendants de l'année. Sur la base de listes de lecture mensuelles, plus de cent journalistes et diffuseurs du monde entier permettent de compiler une liste des meilleurs labels. En 2022, on y retrouve une maison belge (c'est peu de le dire) puisqu'il s'agit de Homerecords.be, qui héberge des artistes aussi divers qu'Ottus (et son premier album sorti tout récemment), Max Vandervorst, Aurélie Dorzée ou encore Solia et autres Pierre Vaiana, Lylal, La Craude, etc. Le label belge se retrouve dans une short list au sein d'autres institutions prestigieuses telles que Glitterbeat, Les Disques Bongo Joe, Naxos World Music... Bravo pour le travail accompli tout au long de ces presque 20 années d'existence ! « *Entre mai 2004, année de sortie du premier album et aujourd'hui, plus de 220 albums ont été publiés, produits et/ou enregistrés. Sauf exception, le label enregistre dans ses studios et réalise lui-même le graphisme de ses pochettes. Fort de son statut d'enzyme dans le paysage musical, le label diversifie aujourd'hui son activité dans la création de services fairtrade via lesquels les artistes sont les pleins propriétaires de leurs droits et récupèrent près de 100% des revenus.* » Un exemple à suivre.

Nouvelle direction pour PointCulture

Changement de cap en vue?

Le conseil d'administration de l'asbl a choisi Édith Bertholet, anciennement responsable de la programmation littéraire et des rencontres au Théâtre de Liège, pour prendre la suite de Tony de Vuyst, parti à la pension. Elle est donc la nouvelle directrice générale de ce qu'on appelait anciennement la Médiathèque. Un véritable challenge car PointCulture connaît actuellement une grande révolution, avec notamment la fermeture de tous ses centres de prêt et de médiation... et avec le solide plan de licenciement de personnel qui l'accompagne. Les activités de PointCulture vont donc devoir radicalement changer, avec pour mission principale de venir en appui aux opérateurs culturels. L'association continuera de proposer ses collections en prêt, en ligne, via notamment le réseau Samarcande et en appui du réseau des bibliothèques publiques.

Christophe Slagmuylder

Nouveau CEO de Bozar

L'ancien directeur du KunstenFestivalDesArts succédera à Sophie Lauwers, décédée en mai dernier. Avant d'entrer officiellement en fonction (et après approbation de sa candidature proposée par Hadja Labib en Conseil des Ministres), Christophe Slagmuylder programmera encore l'édition 2023 des Wiener Festwochen qu'il dirige depuis 2019. Good luck!

Envie de « comprendre » le jazz?

85 « cours » en ligne sur Vimeo

Depuis 27 ans, la Maison du Jazz à Liège propose, tous les jeudis, son classique Cours d'Histoire et de Compréhension du Jazz. Un long survol illustré de 100 ans de jazz, les styles, les grandes figures, les liens avec l'histoire... En 2021, conséquence des confinements et autres joyeusetés liées au COVID, la Maison du Jazz lançait une version en ligne. Version qui a été définitivement complétée en 2022, pour mettre à disposition un total de 85 épisodes de deux heures, disponibles via la plateforme Vimeo, qui couvrent toute l'évolution du jazz. Le tout narré par Jean-Pol Schroeder, avec une multitude de documents sonores et audiovisuels. Pour y accéder, il vous suffit de devenir un membre « passionné » de la Maison du Jazz et de vous inscrire en contactant :

lamaisondujazz@gmail.com
tél. : 04 221 10 11.

Vous recevrez alors un lien et un mot de passe chaque jeudi. Copieux menu !



Golden Afro Artistic Awards

Lubiana à l'honneur de la 70^e édition

Mise en place dans le but de soutenir les artistes issus-es de la diaspora africaine avec, comme toujours, la volonté de mettre en lumière des talents belges afro-descendants, la septième édition des Golden Afro Artistic Awards s'est tenue le samedi 1^{er} octobre sur la scène du Théâtre National Wallonie-Bruxelles. Côté musique, cette édition centrée sur le thème de "l'Afrotopie" a mis en avant les talents de Lubiana. L'artiste belgo-camerounaise s'illustre à la croisée du jazz, de la soul et du R&B à la faveur d'une maîtrise envoûtante de la kora, une harpe africaine héritée de l'empire Mandingue de l'Afrique de l'Ouest. Composé de Aimé Mpané (artiste plasticien), Thomas Prédour (metteur en scène et promoteur culturel), Ayoko Mensah (programmatrice artistique à Bozar, ainsi qu'au Afropolitain Festival) et de Fabrice Murgia (metteur en scène, acteur et directeur artistique de la Cie Artara), le jury a donc plébiscité la musique de Lubiana qui, au palmarès des Golden Afro Artistic Awards, succède à la flûtiste et multi-instrumentiste Esinam Dogbatse.

Wyatt E. s'invite au cinéma

Le groupe liégeois signe la B.O. de « Bowling Saturne »

Cela devait arriver ! À force de flirter avec des ambiances cinématographiques, la musique du groupe liégeois Wyatt E. se retrouve aujourd'hui à l'affiche de *Bowling Saturne*. Dans les salles du pays depuis le 26 octobre, le nouveau film de Patricia Mazuy se lance sur la piste de bowling le temps d'un thriller porté par l'acteur Arieh Worthalter (*Girl, Duellés*). Parfaitement adapté au post-rock incantatoire de Wyatt E., l'affaire promet quelques sueurs froides et un fameux trip instrumental.

JAZZ BELGIUM

JAZZINBELGIUM.BE

JAZZ BE

Tout sur la scène du jazz belge!

Concerts, sorties d'albums, musiciens, discographie... Le jazz belge n'aura plus de secrets pour vous! L'ambition de Jazz in Belgium est de faire rayonner la scène du jazz en Belgique en offrant à tous ses acteurs professionnels la possibilité de communiquer gratuitement leurs actualités sur une plateforme nationale unique et interactive. Le site jazzinbelgium.be existait déjà mais vous l'aurez compris, a été totalement refondu. Géré par l'asbl Les Lundis d'Hortense, c'est aujourd'hui un site trilingue très complet regorgeant d'informations sur les jazzmen belges (wallons, bruxellois et flamands donc), leurs groupes, leurs parutions discographiques et sur la scène jazz en général via notamment des news. Toute personne peut se créer un profil membre en tant que visiteur identifié. Chaque membre peut personnaliser "son" Jazz in Belgium en suivant ses contenus préférés, pour ne manquer aucune actualité! Pour les membres professionnels, demander son accès professionnel à Jazz in Belgium permet de contrôler et d'alimenter le contenu de son actualité. Musiciens, organisateurs et tout autre professionnel pourront mettre à jour leur agenda de concerts et événements, sorties d'album, biographie, photos... Une fois agréé, chaque professionnel peut mettre à jour lui-même ses actualités en temps réel, ajouter du contenu média, à toute heure du jour et de la nuit! Le site propose donc un agenda des concerts jazz dans toute la Belgique, vous indique quelles sont les dernières sorties CD, avec encore des petites annonces, des infos sur les émissions radio et TV spécialisées et où les écouter ou encore vous amène des tips sur les lieux où sont prodigués des cours de jazz, etc. etc. Une mine d'or!



©TIM TRONCKOE

album

rock

Black Mirrors

Le monde de demain

INTERVIEW : DIDIER STIERS

Le groupe formé autour du duo que constituent Marcella Di Troia et Pierre Lateur a connu quelques changements de line up au cours de ces dernières années. Avec la sortie de *Tomorrow Will Be Without Us*, ce 4 novembre sur Napalm Records, une référence dans le genre "rock dur", les Brainois mettent les points sur les "i".

Si aujourd'hui, Black Mirrors, c'est un EP et deux albums plus une démo devenue collector, de l'eau a coulé sous les ponts depuis leurs débuts. En 2013, au commencement, Marcella jammait pour le plaisir avec deux potes (sic) qui formaient aussi la section rythmique de Moaning Cities (Juliette Meunier à la basse, Melissa Morales à la batterie) et elle imaginait trouver une quatrième musicienne pour compléter la bande. Aujourd'hui, comme le dit Pierre, le guitariste : « *On est en constante évolution* ». Avec ce nouvel album par exemple, mis en boîte par un producteur de renom, les références « *nineties* » qu'on peut percevoir sont complètement assumées. « *Ce que j'écoutais quand j'avais 16, 17 ans, est ressorti à fond*, admet Marcella. *Alors que je n'étais pas forcément là-dedans quand on écrivait. C'est vraiment un truc bizarre, l'inspiration : ça sort de nulle part et ça ne se gère pas forcément.* » Et d'ajouter en riant que si ça se trouve, le prochain disque sonnera beaucoup plus punk. Les constantes, alors ? La conscience, les idées qui les animent. Et, comme le dit la chanteuse : « *On fait du rock !* ».

Les albums qui nous sont arrivés ces derniers mois ont en général été écrits et bouclés pendant cette période que nous avons tous connue, très pénible pour certains groupes, fort productive pour d'autres. C'était quoi, pour vous ?

Marcella Di Troia : Pour nous, ça a été productif, évidemment... comme Pierre et moi sommes profs de musique. Globalement, c'est souvent à deux que nous composons le squelette des chansons. Et là, on ne pouvait plus donner cours, plus rien faire, donc on s'est dit : « *Jouons, quoi !* ». Et c'est ce qu'on a fait mais pour le plaisir, sans vraiment penser composer le prochain album de Black Mirrors. On est parti de pas mal de mes idées de départ parce que bizarrement, j'ai été super productive. Ça m'a inspirée, cette période. Auparavant, les idées de base venaient essentiellement de Pierre...

Pierre Lateur : Je dirais que cette fois, c'était à 60% de toi... Mais beaucoup plus qu'avant, oui.

M.DT. : Ce sont des choses que j'avais écrites pendant le confinement et même bien avant ça. J'avais peut-être un peu plus d'assurance, de connaissance des programmes à utiliser, peut-être plus envie de jouer de la guitare, je ne sais pas exactement... Mais je prenais ma gratte et je m'amusais. Après, il y a eu aussi des chansons qui portaient d'idées de Pierre ! Et à un moment, quand on s'est retrouvé avec 25, 30 morceaux, on s'est dit qu'il y avait de la matière pour un album. Travaillons ça avec un producteur, enregistrons et puis voyons ce qu'on en fait...

Alors justement, ce producteur, c'est Alain Johannes, qui a travaillé et/ou joué avec Queens Of The Stone Age, Mark Lanegan, Arctic Monkeys, PJ Harvey ou même les Belges de Millionaire et K's Choice... En outre, on l'entend ici et là sur l'album. Sauf que vous ne pouviez pas le rejoindre à Los Angeles... et lui ne pouvait pas venir en Belgique : ce fut compliqué ?

M.DT. : En gros, on a commencé par des sessions acoustiques, juste Pierre et moi, devant notre ordinateur, via Zoom. Lui écoutait ce qu'on faisait, avec une guitare acoustique à la main. Et puis on travaillait comme ça la base de morceaux. Ensuite, le travail s'est fait en groupe. Il participait à notre répète, en fait. On lui envoyait le son en streaming et, malgré une ou deux secondes de décalage, il entendait ce qu'on faisait et on se voyait par Zoom. La troisième étape, ça a été le studio. Il se réveillait à 3h ou 4h du matin à Los Angeles pour nous suivre en direct, et il était midi pour lui quand nous avions terminé la journée... Oui, c'était un processus assez particulier !

À l'origine, vous l'avez juste contacté, et il a dit « oui » ?

P.L. : On avait une liste... C'est quelque chose qu'on aime bien faire quand on cherche à travailler avec des gens. Là, on ne s'était pas limité : on avait répertorié une soixantaine de noms,

autant de producteurs « réalistes » du coin, des Belges, que des Américains. On s'est dit que pour les Américains, c'est comme si on lançait une bouteille à la mer et qu'on allait bien voir qui répondrait. Et en fin de compte, on a quand même eu deux réponses : Alain donc et Michael Beinhorn (*Soundgarden, Hole, Red Hot Chili Peppers...*, - *ndlr*). On a discuté avec les deux, mais avec Alain, il y a eu comme un feeling, humain et musical, un truc un peu spécial qui s'est passé même si c'était en vidéo. On a senti qu'on avait affaire à un musicien avant tout, pas juste un producteur qui se disait qu'il allait gagner tel montant, faire ça à distance et que ce ne serait pas trop de travail. Alain, il est super abordable vu son CV. Il a joué avec plein, plein de gens, mais il ne te le fait pas du tout sentir. Et donc ça a été très naturel. On a fait deux morceaux d'essai, ça a bien fonctionné, pour nous comme pour lui, et on a décidé d'attaquer l'album.

M.DT. : Pour moi, ça avait aussi du sens de bosser avec lui. Dans les années 90, avec sa femme, il avait un groupe qui s'appelait Eleven. Je trouvais ça rigolo parce qu'en soi, c'est un peu la même relation que nous avons Pierre et moi au sein de Black Mirrors. Mais en fait, oui, il y avait vraiment un truc qui nous disait : « *C'est lui, il y a quelque chose à faire ensemble !* ».

Ce quelque chose, c'est *Tomorrow Will Be Without Us*, un album au titre aussi parlant que son contenu quant à l'évolution de notre monde. Jusqu'où la période que nous évoquons a-t-elle influencé l'écriture ?

M.DT. : Disons que la question de la collapsologie, on se la posait déjà avant le Covid. Mais la situation dans laquelle on se trouvait à ce moment-là, l'a encore plus mise en avant. Dans le sens : pourquoi en est-on arrivé là ? Qu'est-ce qui a fait que nous, les êtres humains, on chope ce virus qui, a priori, n'est présent que chez les chauves-souris, par exemple ? Tout ça a amené la question de la déforestation, de la disparition des espèces, des contacts entre l'homme et des animaux avec lesquels il n'avait pas forcément de contacts avant... Et donc, plus de maladies et de transmission de maladies. Ça avait du sens, mais après, on n'a pas non plus voulu parler du Covid en soi. La question est plutôt de savoir pourquoi on en est là maintenant ? Et qu'est-ce qu'on va faire de tout ça, aussi ? On est dans une période où il faut transitionner, aller vers quelque chose de différent, une autre manière de consommer, de faire, de vivre dans ce monde. Ce système-ci, ce n'est plus possible. Ça, c'était déjà dans nos têtes avant le Covid et ça l'a été très, très fort pendant le Covid. Et c'est encore très présent maintenant.

On peut entendre dans vos propos des échos de ceux d'un groupe comme Gojira. Vous vous en sentez proches ? Musicalement parlant, mais aussi par la démarche ?

P.L. : Musicalement, j'adore ce qu'ils font. Je suis probablement dans mes goûts moins « metal » que ce qu'ils ont pu faire, et je sais que beaucoup de fans de Gojira commencent à décrocher depuis deux ou trois albums. Moi, c'est justement depuis deux ou trois albums que je rentre beaucoup plus dedans. Leur dernier album, qui est justement sorti pendant cette période (*Fortitude, en 2021, - ndlr*), je l'ai vraiment trouvé fantastique. Et c'est clair qu'au niveau thématique, on peut faire des parallèles avec ce que Marcella évoque dans ses textes.

M.DT. : Je pense que c'est normal : c'est un problème d'actualité. Il faudrait que beaucoup plus d'artistes en parlent, portent un peu de ces idées, pour que ça puisse rentrer dans la tête des gens. C'est aussi notre rôle, en quelque sorte, de parler des choses qui nous tiennent à cœur, de ce qui ne fonctionne pas comme on l'entend et des problèmes dont on fait partie.

P.L. : Je voudrais être très clair sur une chose : on ne prétend absolument pas ne pas faire partie du problème. On ne veut pas juger une société dont on serait extérieur qu'on verrait du



© SEBASTIEN VAN MALLEHEM

haut de notre tour d'ivoire. On est complètement conscient de faire partie de l'équation, à notre propre échelle. De manière générale, c'est plus l'expression d'un sentiment global, d'un ressenti qu'en tant qu'artiste, on a envie de sortir. On est musiciens, c'est via la musique et les textes de Marcella qu'on le met sur la table. Rien de plus. On n'est pas un parti politique, on n'indique pas une direction à suivre.

L'artiste fait éventuellement partie du problème... doublement ? Il y a l'être humain, mais il y a aussi les tournées, l'industrie de la musique...

P.L. : C'est une question qu'on se pose, que je me pose depuis bien avant qu'on écrive cet album. J'avais lu une interview de Foals, dans laquelle la question se posait aussi : aller tourner en traversant l'Atlantique, à bord de tourbus énormes, qui consomment à fond, est-ce que ça a encore du sens par rapport à nos convictions ? Et je n'ai pas la réponse à ça. Mais en tout cas, ça pose question.

M.DT. : Les tournées... Oui, on utilise de l'essence, on consomme, c'est sûr, et ce n'est pas ce qu'il y a de plus écologique. Mais on essaie de faire un effort de notre côté. On a une alimentation végétarienne, voire végane, on essaie d'acheter au maximum en seconde main, pour compenser, quelque part, et ne pas trop faire partie de cette croissance. Mais si on veut être musicien et gagner un peu notre pain avec ça, on est obligé d'en faire un petit peu partie aussi... en essayant de minimiser l'empreinte écologique.

Quand on écrit sur des sujets qui sont à ce point dans l'actu, cela prend-il plus de temps ? Est-ce plus exigeant, parce qu'on n'a pas envie d'arriver avec des clichés ou d'enfoncer des portes ouvertes ?

M.DT. : Ça me prend beaucoup, beaucoup de temps. Et encore, j'écris en anglais. Généralement, on est encore bien plus exigeant quand on écrit en français...

Vous écrivez directement en anglais ?

M.DT. : J'écris directement en anglais et c'est clair que ce n'est pas évident ! Je prends parfois des heures pour écrire quatre phrases. Je suis influencée aussi par des artistes comme Jim Morrison. Je trouve sa plume magnifique : on lit le texte et on voit directement les images. J'essaie souvent de reproduire ça, de ne pas utiliser des mots de la même manière que dans la vie de tous les jours, pour mettre un petit peu de poésie dans le texte. Du coup, ça me prend énormément de temps. La réflexion, aussi. Et les recherches, pour ne pas dire de conneries, non plus. Si le thème, c'est l'anthropocène, je vais lire un livre sur l'anthropocène pour vraiment bien me documenter et pouvoir bien écrire dessus. Donc oui, écrire ces textes prend du temps, mais au final, je suis contente.

Deux albums à votre actif, c'est peu ou pas ? Certes, il y a eu la situation sanitaire...

P : Il y a ça, oui. Mais on croit particulièrement au fait que les choses doivent être accomplies de manière honnête et naturelle. On ne veut pas rentrer dans une espèce de système de production un peu machinal. Pour nous, un album est la photographie d'un instant et cet instant doit représenter quelque chose pour qu'un disque sorte.

Black Mirrors Tomorrow Will Be Without Us

Napalm Records





album

dark-rock

©DR

La Muerte

TEXTE : DIDIER STIERS

Après la réédition en vinyle et dans un beau coffret de *Raw*, leur live de 1994, les Bruxellois de La Muerte reviennent aux affaires courantes. Alors qu'ils répètent pour leur concert de janvier au Botanique, le nouvel album, imaginé pendant la pandémie, est là ou presque. Comme il se doit et plus que jamais : fortement déconseillé aux âmes sensibles.

Didier "Dee-J" Moens nous l'avait dit à la fin de l'été : le prochain album de La Muerte allait être le plus "sombre" de toute la discographie du groupe. Et de fait, l'écoute de ce *Sortilegia* s'apparente à une plongée en apnée dans les abysses. Une expérience ! « On avait juste fait certains choix de tonalités, nous raconte le guitariste en cette fin octobre, depuis un parking en Allemagne où tournent les métallos brugeois d'After All qu'il sonorise. Marc a aussi travaillé de son côté. C'était un peu éparpillé sur le temps, à cause du Covid, qui compliquait les choses. Disons que c'était moins intensif sur une courte période comme on en avait l'habitude. Ici, ça a vraiment été "à l'aise sur une très longue période". Mais quand on a tout remis ensemble et fait l'inventaire, on s'est rendu compte qu'on allait tout à fait dans cette direction. » Et qu'ils tenaient là un album. Dont les 11 morceaux seraient comme les éléments d'un décor étrange. « Les textes de Marc y contribuent aussi. Déjà rien que le titre... C'est parce qu'il a lu Michel de Ghelderode (*Sortilèges* est un recueil de contes paru en 1941, - ndlr) et est parti là-dessus. »

Entre un rappel de leur amour des belles mécaniques (*Pontiac Firebird*) et l'histoire d'un prêtre défroqué qui se donne au Malin (*Dust, You Will Return*, ou l'occasion de s'emparer de quelques lignes du *Notre Père*), La Muerte accueille, une fois n'est pas coutume, deux guests : Ross de Length Of Time sur *Kiss My Fist*

et Dominique Van Cappelen (Von Stroheim, Fleur de feu...) sur *Monster*, sorte de petite respiration (tout est relatif) avant de rebasculer dans le côté obscur. « Il me semble être dans la "veine Muerte" classique, commente Dee-J à propos de ce second titre. Peut-être parce que je l'ai travaillé seul chez moi (le texte est signé Kirby, - ndlr) et que j'ai pu faire ce que je voulais. J'avais envie d'une deuxième voix avec Dominique. Marc a été très surpris que j'arrive avec ça... et puis il a dit "ok". » La deuxième voix, féminine celle-là, s'est imposée. « J'avais déjà travaillé avec Déhà, qui a mixé l'album avec nous, et il m'avait fait écouter des trucs de Dominique. Je trouvais sa voix intéressante. En fait, elle a une palette assez large. Ici, c'est vraiment ce que je voulais qu'elle fasse. Il n'est pas impossible qu'un jour, je retravaille avec elle séparément, on verra. »

Didier Moens

« Tout le groupe était d'accord pour prendre le risque de faire autre chose. »

Côté label, là aussi, il y a du neuf ! C'est chez les Gantois de Consouling Sounds que *Sortilegia* voit le jour alors que jusqu'ici, La Muerte se manifestait chez Mottow Soundz. Aucun ressentiment vis-à-vis de Mottow, c'est juste que le groupe avait l'impression d'avoir fait le tour de ce qu'il pouvait offrir au label bruxellois et de ce que ce dernier pouvait lui offrir. « Quand on a fait le concert à l'AB en 2015, Mathias (Mathias Widtskiöld est le patron de Motow Soundz, - ndlr) nous a clairement dit qu'il avait un label, qu'il n'arrivait pas à ouvrir certaines portes mais qu'avec notre disque, ça l'y aiderait. Et effectivement, il a eu des distributions beaucoup plus intéressantes, il s'est professionnalisé dans sa manière de travailler, des choses comme ça. » Une poignée de vinyles plus tard, le guitariste craint de tomber dans la routine : « On sort le disque, avec agent de presse, etc. Je me disais que ça pouvait être intéressant de changer de label, de milieu. Mais je n'avais vraiment pas envie d'essayer les gros incontournables allemands, Nuclear Blast et tous ces trucs-là. J'avais une "wishlist" de 4 ou 5 labels belges et étrangers, j'ai envoyé le disque, et 24h plus tard, Consouling a répondu qu'ils étaient partants ! » La suite ? On verra bien, répond Dee-J : « C'est un label très intéressant, bien établi, qui a une crédibilité... C'est important pour nous aussi. En tout cas, tout le groupe était d'accord pour prendre le risque de faire autre chose. »

La Muerte
Sortilegia
Consouling Sounds





© DIDIER STIERS

#outsidor

#album

Wild Classical Music Ensemble

TEXTE : DIDIER STIERS

Pour Damien Magnette et sa bande, 2023 sera une grosse année. Certes, il y aura des concerts, et même une tournée entre Hexagone et Plat Pays, mais surtout, la discographie du "Wild" va gagner en volume. Et ce n'est pas un mais carrément deux albums qui verront le jour !

Le batteur et initiateur du Wild Classical Music Ensemble sourit quand on lui fait remarquer qu'effectivement, c'est une grosse année qui arrive. « On n'a rien pu faire pendant trois ans, mais tout était dans le pipeline. Alors ça sort maintenant... » Enfin, "maintenant"... pas tout de suite, en réalité. C'est le 17 février prochain que nous arrivera *Hell Gate*, l'album conçu par le groupe en compagnie de Lee Ranaldo. Oui, oui, le guitariste et cofondateur de Sonic Youth ! Excusez du peu.

Tout a commencé par *Bloedtest*, une exposition montée au musée Dr. Guislain à Gand (musée consacré à l'histoire de la psychiatrie, à l'art et la folie, installé dans les murs du premier institut belge de psychiatrie), par l'asbl Wit.h qui encadre le groupe et pilote des projets socio-artistiques dans lesquels sont inclus des artistes outsiders. « Dans le cadre de cette expo, ils ont tout d'abord invité Johan Tahon, un plasticien flamand, qui a voulu collaborer avec nous. Mais il voulait quelque chose de plus. Il avait croisé Lee Ranaldo

à l'occasion d'une exposition à Menin, Lee Ranaldo qui est lui aussi plasticien. Et il s'est dit que ce serait dément de nous enregistrer avec lui dans son atelier. » La première rencontre a lieu aux Pays-Bas, où Lee Ranaldo, par ailleurs sensible aux arts outsiders, est de passage pour un live. Il accepte l'invitation et tout le monde se retrouve dans l'atelier de Johan Tahon : « Au départ, l'idée était simplement de réaliser une œuvre qui allait être présentée dans l'exposition, une pièce vidéo... Mais comme on avait deux jours et que la rencontre s'est passée extrêmement mieux que ce qu'on espérait, on a juste joué comme des tordus, en enchaînant des grosses sessions de 45 minutes non-stop. Vu qu'on faisait la vidéo, on avait l'enregistrement multipistes et au sortir des deux jours, avec Lee, on s'est dit qu'on allait en tirer un disque. On a sélectionné les moments qui nous paraissaient les plus chouettes. Et c'est comme ça que l'album est né. On n'a pas travaillé des chansons, c'est vraiment un disque qui témoigne de cette rencontre. »

Damien Magnette

« La rencontre s'est passée extrêmement mieux que ce qu'on espérait, on a juste joué comme des tordus, en enchaînant des grosses sessions de 45 minutes non-stop. »

Outre cet album, qui comportera trois plages nées de ces improvisations (une de 15 minutes en face A, une de dix et une de cinq en face B), le Wild Classical Music Ensemble se re-manifestera sur nos platines dans les six mois qui suivent avec un deuxième disque, chez Born Bad celui-là, et un paquet de clips. « Ce sera un peu un album concept que j'ai fait avec les gars pendant le confinement. Ils ont été cloîtrés très longtemps et beaucoup plus durement que la population en général, mais j'ai réussi à avoir l'autorisation d'aller les voir individuellement. Du coup, j'ai pris mon ordi, une carte-son, deux contrôleurs et j'ai été faire des morceaux avec chacun. » Comprenez : cela n'aura rien à voir avec ce que le "Wild" a déjà pu faire jusqu'ici. « Il y a énormément de multicouches, des choses comme ça, les titres évoquent en grande partie ce qu'ils ont vécu pendant le confinement, ça va donc être assez puissant. »

Cerise sur le gâteau : plusieurs guests s'y feront également entendre, dont des pensionnaires de Born Bad. « Pour le moment, on a Fabrice de Frustration qui chante sur un morceau. Ava Carrere de Sages Comme Des Sauvages également, de même que Nathan Roche du Villejuif Underground. On a aussi Wim Opbrouck, un chanteur flamand qui est un peu une star en Flandre, où il fait aussi Saint-Nicolas. Un chouette mec ! Pour d'autres encore, j'attends les confirmations. »



album

dancefloor

©MAXIME LORAND

TUKAN

TEXTE : NICOLAS CAPART

Quatuor anti-codes et brouilleurs de pistes émérites, les Bruxellois de TUKAN sont parmi les meilleurs espoirs de la scène noire-jaune-rouge. Forts d'un 1^{er} album, *Atoll*, dont la sortie sera sabrée le 30 novembre à l'AB, et qui devrait mettre tout le monde d'accord.

Rendez-vous en terrasse avec les quatre de TUKAN. Si octobre n'a pas encore vraiment déployé ses bras froids, c'est pourtant une tournée de tisanes miel-gingembre qui attend nos interlocuteurs, et le port de l'écharpe semble de rigueur. C'est sous latitudes portugaises que ses membres se sont enrhumés, certains d'entre eux y étaient encore la veille. Locomotive de la délégation belge au MIL Festival, le groupe y a offert quelques prestations remarquées.

« C'est un festival de showcases qui a lieu à Lisbonne. Il donne accès à de nombreux professionnels de la musique en peu de temps, mais c'est un public moins accessible et plus exigeant. On y a joué dans plusieurs endroits, fait de bonnes rencontres et ressenti un fort soutien de Wallonie-Bruxelles Musiques... Donc il devrait y avoir des retombées. »

Trois ans déjà que Nathan Van Brande (basse), Samuel Marie (claviers), Andrea Pesare (guitare) et Tommaso Patrix (batterie) mûrissent ce projet en coulisses, au gré de leurs inspirations éclectiques. À ses débuts, la musique du groupe est déjà instrumentale et rythmique, mais ses couleurs plus jazz et les solos légion. Ses "live" ont vite fait de forger une réputation à la bande, qui enchaîne les petites scènes dans la

capitale et apprend le métier sur le tas. Le public, lui, danse déjà.

Peu à peu, le curseur se déplace et l'humeur du trio devient plus post-rock et électronique. Toujours instrumentale, mais davantage écrite. Ce sont les fondations de TUKAN, qui naît en 2019 lorsque le groupe intègre Tommaso comme renfort à la batterie. S'ensuit pour le désormais quatuor une année de développement confidentielle, crise sanitaire oblige, dont il profite pour peaufiner son son. Délaissant peu à peu le groove de ses travaux passés pour une âme électronique.

Début 2021, le groupe remporte la finale du Concours Circuit et gagne en visibilité. TUKAN s'attèle alors à l'enregistrement d'un EP éponyme, façonné en indé et éterné sur la scène du Volta à l'été. « Avant, on avait un local à Etterbeek, au sous-sol d'une école de photographie. Une cave bien humide dans laquelle on a longtemps joué. Un ami nous parlait sans cesse d'un lieu super à Anderlecht où nous pourrions répéter et on a fini par aller frapper à la porte du Volta. »

Très vite, l'endroit devient le repère de la bande. « Au début, nous partagions une colocation avec d'autres groupes. Ensuite, le projet a reçu plus de soutien et a pu se développer. Ils proposaient des résidences (gratuites désormais) et un réel soutien au développement (enregistrement de sessions live, concerts). On a posé notre candidature et on a été pris. Cela a été une énorme opportunité pour TUKAN, on y a beaucoup appris. Aujourd'hui, le Volta est l'une des dernières niches de la scène indé bruxelloise, un endroit incroyable qu'il faut soutenir et préserver. »

TUKAN

« Aujourd'hui, le Volta est l'une des dernières niches de la scène indé bruxelloise, un endroit incroyable qu'il faut soutenir et préserver. »

C'est sous ce toit bienveillant et formateur que furent dessinés les contours du premier album de TUKAN. *Atoll*, 7 pistes pour 45 minutes de fusion sonore enregistrées à La Datcha, home studio d'Andrea. Une plaque qui précise la direction du groupe, orientée vers le dancefloor mais livrant à l'envi des plages cérébrales. Une musique à la croisée d'une nuit en boîte et d'une bande originale de film, enregistrée dans les conditions du live mais finement post-produite.

De la combustion lente de *Scuba* au galopant 206, de la transe extatique de *Raymond* à la froideur d'*Opal*, sans oublier *Black Pearl* et les rimes obscures du rappeur SVDU, tout ici est précision et puissance. TUKAN ramène les instruments au milieu de la piste de danse. Car c'est bel et bien sur scène que tout cela fait sens. La preuve par 4 sur l'estrade de l'AB le 30 novembre, pour la release party.

TUKAN
ATOLL

Layva Records





rap

espoir

©FIFOU

Frenetik

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En conviant l'héritage de Lunatic et Youssoupha dans les rues d'Evere, Frenetik s'est imposé comme la relève du rap bruxellois. Chanté par Damso, validé par Booba, l'artiste confirme son statut avec *Rose Noire* : une nouvelle mixtape portée par un flow plantureux et engagé comme jamais.

California Love. Sur le chemin de l'école, David Elikya écoute religieusement Tupac Shakur à l'arrière de la voiture familiale. « Mon père le passait en boucle. De retour à la maison, ma mère me branchait sur *Sexion d'Assaut* », se rappelle Frenetik avec une pointe de nostalgie dans la voix. Éduqué dans le rap et la foi, l'artiste sort de l'ombre le 22 mai 2020 avec un *Brouillon* à la main. Sous un titre négligent, ce premier EP ébauche pourtant un plan parfaitement étudié. Doté d'un flow puissant, le rappeur fait valoir sa technique et pose les jalons d'une carrière de champion. Sa performance ne passe pas inaperçue. Damso, en personne, vante d'ailleurs ses talents dans le morceau BPM. « Les éloges font toujours plaisir, mais je relativise, indique Frenetik. Les gens me présentent comme la relève du rap belge. Dans les faits, j'aspire à dépasser les frontières du pays et aller le plus loin possible. »

Ces deux dernières années, Frenetik a multiplié les collaborations. En marge d'un piano-voix d'exception en compagnie de Sofiane Pamart (*Noir sur Blanc*), il a notamment posé le flow aux côtés de JuL, Zwangere Guy, Koba LaD, Gazo, Josman ou Kobo. « Ces asso-

ciations découlent d'une forme de respect mutuel, explique-t-il. Que j'aïlle vers les autres ou qu'ils viennent à moi, il y a toujours de l'estime pour le boulot accompli. » Bien qu'à l'aise en duo, Frenetik se refuse à présent de partager le micro. En solo sur les quinze morceaux du nouveau *Rose Noire*, le rappeur dicte les mots et dirige les opérations sans suppléant ni voix auxiliaire. « J'avais besoin d'être seul. De fabriquer la musique de A à Z. Je voulais prouver que j'étais en mesure de faire le taf. C'était une étape nécessaire pour passer un cap. » De *Brouillon* à *Rose Noire*, le Bruxellois débobine un fil rouge singulier. Entre écriture finement ciselée et flow aiguisé à la hache de guerre, le style Frenetik est un subtil mélange de finesse et d'agressivité. « Cette alchimie est à l'image de ma personnalité. Je suis d'une nature réservée. En société, par exemple, j'éprouve toutes les peines du monde à m'exprimer. La musique permet d'extérioriser mes sentiments, de relâcher la pression. Il existe un décalage entre David et Frenetik. C'est un paradoxe. Pourtant, l'un ne va pas sans l'autre. »

Frenetik

« Les gens me présentent comme la relève du rap belge. Dans les faits, j'aspire à dépasser les frontières du pays et aller le plus loin possible. »

David contre Goliath

Après un EP, une série de freestyles et deux mixtapes, Frenetik s'interdit encore d'utiliser le mot album. « *Enfant, je jouais avec de fausses cartes d'identité, révèle-t-il au détour de la conversation. Il y avait mon nom, ma date de naissance et mon adresse dessus, mais ce n'était rien d'officiel. Quand on m'a délivré le vrai document, j'ai eu le sentiment d'exister pour de bon : tout était là, gravé à jamais dans le marbre. J'éprouve le même feeling à l'égard de l'album. C'est un acte d'authentification absolu. Quand je vois les albums qui ont marqué l'histoire, je me dis que j'ai encore du chemin à parcourir. Je me mets énormément de pression. Mais le jour où l'album sortira, il supplantera mes travaux antérieurs. Ce n'est pas de la prétention, plutôt du perfectionnisme. »*

Sous ses punchlines chargées à l'ego trip, Frenetik s'attaque aux défaillances du système et à quelques problèmes de société aux mensurations XXL. « Je ne me présente jamais comme un rappeur engagé. Pourtant, c'est bien là que je me situe, dit-il. Le rap découle d'un élan festif, mais c'est aussi un mouvement de contestation. » Dans le morceau *Folie*, il pose d'ailleurs ce constat : « Dire la vérité, c'est devenu faire du rap conscient ». « À partir du moment où le public écoute ma musique, je considère que j'ai des responsabilités. Chaque artiste est libre d'utiliser sa voix comme il ou elle l'entend. Moi, j'ai décidé de raconter ce que je vois, ce que les gens vivent. Qu'il s'agisse d'observations sociales, politiques ou économiques, je me sens dans l'obligation de dire ce qui se trame sous mes yeux. Mes morceaux ne vont certainement pas changer la face du monde. Mais si je peux poser une petite pierre qui permettra aux gens de gravir des montagnes, ça me va. » Nous aussi.

Frenetik
Rose Noire
Label Blue Sky /
Epic Records France





#EP

#back-to-the-mic

©JONAGRAPH

Prinzly

TEXTE : NICOLAS CAPART

Producteur des plus grands et beatmaker multi-platine, Prinzly publie ses premiers travaux en tant que rappeur chez Wagram.

C'est l'homme qui se cache derrière les derniers succès de Damso. L'acolyte aussi d'Hamza, dont il a produit le duo Dale avec Aya Nakamura. Kery James, Laylow, Squidji, Christine & the Queens... Tous ont posé leur voix sur les sons de Kevin Prince Bwana. À 33 ans, le Bruxellois revient ainsi à ses amours pour le micro. Début octobre sortait *Acte 1: Propulsion*, EP en forme de carte de visite bardé de ses 3 premiers titres en tant que rappeur. Si sa réputation de beatmaker n'est plus à faire, c'est pourtant bien en tant que MC que Prinzly fait ses premières foulées dans l'arène hip-hop, au sein du collectif Golden BoyZ. Mais il se sent frustré. « J'en avais marre de rapper sur des faces B, de poser sur des prods de TUPAC ou de Dre. Il fallait que j'apprenne à composer mes propres instrus. » Un cousin qui fait des prod va l'initier. « Il m'a dit : "Voilà. Là c'est le BPM, ça c'est un kick, ça c'est un snare, ça une mélo... Bonne chance." » Progressivement, il se met à bosser pour d'autres rappeurs et place des prods pour feu Romano Daking ou encore Gandhi et, très vite,

son travail attire les oreilles expertes de Street Fabulous, "dream team" bruxelloise de la prod' rap depuis deux décennies... Sa carrière décolle, nous sommes fin des années 2000. Les succès s'enchaînent. Son premier gros placement ? *Passe-leur le Salam* de La Fouine feat. Rohff en 2010. La prod dont il est le plus fier aujourd'hui ? *God Bless*, hit implacable qui réunit les deux cadors du rap belge, Damso et Hamza. Et surtout *Rencontre*, hymne du dernier été qui ressuscitait Disiz au côté de Damso. Aujourd'hui, Prinzly se présente au public dans des habits de MC. Il publie *Acte 1: Propulsion*, alléchant prélude d'un album à venir. « Je ne voulais pas venir au micro pour rien... Je me devais d'apporter quelque chose de frais, d'inédit et de maîtrisé. D'autant que la scène a énormément changé. » Les trois titres de cet EP sont prometteurs: l'uppercut ZOOM! avec Hamza, un FLOU intimiste et ce VOYAGEUR au final très club où il conjugue sa passion pour l'espace et son penchant pour les rythmes électroniques. Vite la suite.



©ANTOINE HENAUULT

#EP

#reconnoixion

Anwar

TEXTE : LOUISE HERMANT

Six ans après *Beautiful Sunrise* et son tube *How Can I Do*, l'artiste bruxellois revient avec un EP qui sera suivi d'un deuxième album. Un projet toujours aussi solaire mais plus personnel et réfléchi.

Des concerts donnés dans des petits bars bruxellois, Anwar s'est rapidement retrouvé à assurer les premières parties de Zaz, Jain, Boulevard des Airs ou Mickey 3D dans les grandes salles françaises. Tout est allé très vite pour cet ancien habitué de sessions jam. Presque du jour au lendemain, le voilà signé sur une grande major et auteur d'un premier album, *Beautiful Sunrise*, publié en 2016. Son single *How Can I Do*, totalise des millions d'écoutes sur les plateformes de streaming. Le scénario n'aurait, a priori, pas pu être mieux écrit.

L'aventure était « incroyable », insiste son protagoniste, mais sans doute trop précipitée. « À ce moment-là, je n'y connaissais rien à l'industrie musicale. Je me suis retrouvé avec un album fait par des gens que je ne connaissais pas, par un label que je ne connaissais pas, confesse-t-il. J'aurais peut-être dû avoir la maturité de me dire de patienter un peu. » Au moment de recommencer à composer, Anwar tient à ralentir le tempo et à s'affirmer davantage. Jusqu'à ne pas suivre les incitations de sa maison de disques de traduire ses chansons en français.

Après quelques voyages (Indonésie, Malaisie, Maroc...), un changement de label, deux années « covidées », le guitariste se sent dorénavant prêt à revenir sur le devant de la scène. Avec, en premier, un EP, *Follow Me*, un aperçu de quelques titres

de son deuxième album, *Lights*, à paraître début 2023. « Je suis content d'avoir pris le temps de réfléchir, d'écrire autrement, de construire une autre direction artistique. Je sais désormais où je vais. Le prochain album me représente davantage dans le son, l'image, la manière de le faire », assure-t-il.

Son nouveau projet navigue entre un slow inspiré des 50's (*Lonely*), un détour vers la musique folk (*Follow Me*) et des touches de reggae. « Ce n'est pas un album commercial, ce n'est pas ce qui se fait aujourd'hui d'extrêmement moderne », reconnaît le songwriter bruxello-marocain. Ses influences vont de Bob Marley à Jack Johnson, en passant par Tracy Chapman et Cat Stevens. « J'ai voulu trouver un équilibre entre tous ces genres pour arriver à ce que moi j'aime comme musique et ce que les gens veulent écouter. »

Généreux, solaire et sans prétention, Anwar souhaite avant tout apporter un peu de chaleur et de gaieté à ses auditeurs. Ses chansons se veulent des invitations au voyage, à éteindre son téléphone et à faire de nouvelles rencontres. « Ma vie a changé le jour où j'ai décidé d'être positif. J'ai commencé à m'entourer de gens qui étaient dans la même dynamique, philosophe-t-il. Ma vie reste cependant celle de tout le monde, il y a aussi des jours sans. Ce qui est important, c'est ce qu'on en fait. »



post-punk

on-italien

© MATHIEU LAMBIN

Ada Oda

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Venu de Bruxelles avec l'Italie dans le cœur, Ada Oda transpose le romantisme de la pop transalpine dans des hymnes post-punk à scander les bras en l'air.

Malgré les multiples difficultés apparues durant la crise sanitaire, quelques petits bonheurs se sont extraits de la torpeur. « Ada Oda, par exemple, est le fruit de la pandémie », indique le guitariste César Laloux, coach mental et préparateur physique de cette nouvelle équipe. Déjà aperçu sur le terrain aux côtés de BRNS, Italian Boyfriend ou Mortalcombat, le garçon n'est pas un inconnu. « Mes dernières expériences en groupe se sont soldées par des échecs, dit-il. Je suis donc passé de l'autre côté de la barrière. » Devenu agent artistique chez Nada Booking, ce dernier vit toutefois le confinement comme une nouvelle traversée du désert. « Sans les concerts, ce job n'a pas de sens... » Pour changer d'air, il s'évade alors dans le Périgord avec un sac à dos, une guitare et un clavier. « J'imaginais passer dix jours là-bas. J'y suis resté deux mois. » De retour en Belgique avec quelques démos, il se met en quête d'une nouvelle voix. « Je cherchais un peu de fraîcheur, une personne inconnue du milieu musical. » César Laloux se tourne alors vers une fille croisée, par hasard, sur une célèbre application de rencontre. Bien motivée à l'idée

de se poser derrière un micro, Victoria Barracato accepte le rendez-vous. À une condition : chanter dans un italien appris au pays de la frite. « Mon père est originaire d'un village près de Palerme, raconte-t-elle. Je baigne depuis toujours dans la culture italienne. Cela dit, mes parents ont toujours valorisé l'intégration. À la maison, pas question de parler italien ! À huit ans, j'ai donc pris des cours afin de renouer avec mes racines transalpines. » Inspirée par des légendes comme Paolo Conte ou Lucio Battisti, les chansons d'amour d'Ada Oda s'invitent aujourd'hui sur *Un Amore Debole*, premier album porté par une fougue post-punk qui doit autant aux anciens (The B-52's, Delta 5) qu'aux nouveaux agitateurs du genre (Gustaf, Wet Leg). Passée par l'Italie, la tournée du groupe bruxellois se tourne désormais vers 2023. « Chanter dans le pays de mes ancêtres, c'était particulier, confie-t-elle. Là-bas, notre musique suscite la curiosité. Le public se demande pourquoi un groupe belge choisit de s'exprimer en italien. D'autant que je chante avec un accent que les gens ne reconnaissent pas vraiment. » C'est pourtant l'accent du bonheur. Tout simplement.



orgue

techno

© ANNE LEROY

Maxime Denuc

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Il existe une sorte de constante rarement démentie : lorsque la musique de dance-floor est touillée avec des instruments autres qu'électroniques, le public a tendance à trouver le résultat prétentieux et vain. Sauf quand Maxime Denuc joue de la techno à l'orgue d'église !

Demandez à Carl Craig et Moritz Von Oswald, responsables d'un album assez coincé sur Deutsche Grammophon, le label des maestros. Demandez à Gonzales, qui a cette année rejoué tout un classique techno de Plastikman au piano. Ou à Jeff Mills, un peu moins convaincant accompagné du Philharmonique de Montpellier que derrière les platines des discothèques underground berlinoises. Au moment de démarrer *Nachthorn*, album de « dance music acoustique dont l'orgue serait le seul acteur » selon son concepteur Maxime Denuc, on serait donc en droit de s'attendre à pareille circonspection. Et bien, non ! Le résultat s'avère même rapidement plaisant, étonnamment léger et, justement, dénué de la moindre prétention. *Nachthorn* est VRAIMENT et SIMPLEMENT de la techno jouée à l'orgue ; pas une déconstruction artistique cherchant à magnifier les ponts entre musiques populaires et approches plus sérieuses. « Si ça paraît simple, c'est bien ! », s'enthousiasme le musicien bruxellois. « C'est ce-

pendant aussi un énorme travail de composition et de programmation informatique, vu que la majorité des outils qui contrôlent l'instrument ont été programmés par mes soins. Sur l'intégralité du disque, l'orgue est entièrement joué par ordinateur. Il n'y a aucun moment où je pose concrètement mes mains sur les claviers de l'instrument. Mais, effectivement, il y avait cette idée de fabriquer des objets "pop" en utilisant des techniques provenant du monde des musiques dites "sérieuses". » Tout le contraire de la démarche habituelle. D'autant qu'il ne s'agit pas de reprises, ni de pastiches, même si certaines compositions rappellent quelques classiques des labels Warp et Soma. Questions d'arpèges. Ce n'est toutefois jamais criant que le principal instrument utilisé ait donc été un grand orgue, celui de l'église St. Antonius de Düsseldorf. D'ailleurs, un orgue d'église ne limiterait-il pas les possibilités de live ? « C'est un réel problème, oui. Je monte cela dit un projet de live avec un orgue transportable, qui devrait voir le jour courant 2023. Du moins, je l'espère... »



compositeur

contemporain

©ISABELLE FRANÇAIX

Harold Noben

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Le compositeur liégeois participe avec sa création *Seven Years After* au coffret des 60 ans de Musiques Nouvelles. Entretien vérité avec un assembleur de couleurs sans limites, aux partitions aussi séduisantes qu'accessibles.

Il va devoir se faire au succès, Harold Noben, même si son humilité tranche avec l'air du temps. Lui qui, à huit ans déjà, se risquait à la *Marche Turque* sur un orgue Bontempi en plastique orange (!), s'est fait chaudement acclamer à Bozar en septembre dernier, avec son concerto *Beyond*, créé pour les 250 ans de l'Orchestre de la Monnaie. Mais il faudrait aussi évoquer la réussite, deux ans plus tôt, de son opéra de poche *À l'extrême bord du monde*. Ou ses séduisantes compositions pour l'ensemble de violoncelles Ô-Celli. Et tant d'autres œuvres où il mêle, dit-il, « énergie juvénile et maturité positive ».

Difficile donc, en entamant la conversation avec Harold, de ne pas saluer son parcours – il n'a que 44 ans – même si celui-ci le laisse, dit-il, sur son « derrière ». On aurait pu écrire « pantois », pudeur linguistique qui aurait trahi le propos. Car Harold est d'une sincérité désarmante, à l'image de sa musique, contemporaine car actuelle, mais d'une accessibilité telle que l'on n'ose pas trop lui coller cet adjectif souvent rébarbatif.

La compo dans le sang

Il lui a en tout cas fallu beaucoup, de temps, pour se reconnaître une légitimité de compositeur, qu'il « com-

mente seulement à accepter grâce à la confiance du public et des musiciens. Mon opéra pour la Monnaie a été libérateur. Quelque chose en moi s'est ouvert. Grâce, notamment, à la supervision bienveillante de Benoît Mernier. J'y ai synthétisé tout ce qui m'avait construit. »

Une construction menée à son rythme – « j'ai fait mon petit bonhomme de chemin plutôt tranquillement » –, même si le virus le contamina très jeune. « Mon grand-père dirigeait une chorale paroissiale et adorait l'informatique alors naissante. Il a eu le premier Commodore 64, le premier Atari. Le weekend, du haut de mes dix ans, j'essayais d'écrire quelques pièces avec son petit programme de notation musicale. Mais c'est surtout après mes études de piano au Conservatoire de Liège que je me suis mis sérieusement à la composition. »

Harold Noben

« J'ai besoin d'exprimer ce que je ressens et je ne désire surtout pas que l'esthétique soit un frein. »

Liberté, liberté...

Cela dit, ce n'est pas Harold qui proposera la case où ranger ses créations. Il est incapable de définir sa musique. « Certains défendent aujourd'hui la nouvelle consonance, d'autres un langage plus radical. Moi je ne me revendique de rien du tout. J'ai besoin d'exprimer ce que je ressens et je ne désire surtout pas que l'esthétique soit un frein. » D'où des couleurs qui lui sont propres, et d'autant plus riches que, en dehors du mentoring de Benoît Mernier lors de sa résidence à la Chapelle Reine Élisabeth, Harold n'a jamais eu de prof de composition. Cette absence d'enseignement plus ou moins formaté ne lui a pas toujours facilité la vie, le contraignant à relever seul les défis. « Mais cela signifie aussi une liberté totale. J'écris ce qui me correspond profondément. Je n'ai jamais eu envie d'écrire une œuvre consensuelle pour le public. D'ailleurs, je ne renie pas du tout ce qui a été fait en musique contemporaine, même expérimentale et conceptuelle. Cela me nourrit toujours. Mais ces langages ne sont pourtant pas les miens. J'ai parfois essayé, en vain, cela ne fonctionne pas bien. Par contre, cela me sert dans ma palette d'outils pour exprimer une idée. »

Peut-être est-ce d'ailleurs là la raison de ses succès, fruits d'une urgence viscérale à traduire ses sentiments en musique bien plus que d'une démarche intellectualisante. « Je n'aurai jamais la prétention d'écrire un nouveau langage », insiste-t-il. Tout en soulignant la complexité du sentiment créatif. « Je désire évidemment que les musiciens prennent du plaisir à défendre ma musique. Et que ce plaisir, ils le transmettent au public, qui doit trouver le sien. Sinon, j'aurais l'impression d'avoir loupé quelque chose. » Rassurons-le...



clarinotto

jazz

© LAURENT VILAREM

Hélène Duret

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Son nom circule dans le petit milieu du jazz belge depuis un petit temps. La clarinettiste française, qui vit à Bruxelles depuis 8 ans (mais se partage avec Paris où elle est en résidence actuellement), a été particulièrement mise en lumière ces derniers mois, aux côtés de Barbara Wiernik ou de Théo Lanau d'une part, mais aussi et surtout avec son groupe Synestet et la parution d'un des disques de jazz les plus intéressants de l'année : *Rôles*. Rencontre.

Pourquoi avoir choisi la clarinette ?

C'est une histoire d'enfance un peu rigolote. Je voulais faire de la flûte traversière, que j'avais vue au conservatoire lorsque j'apprenais le piano depuis l'âge de 5 ans. Je pensais que l'instrument s'appelait clarinette. J'ai donc dit à mes parents que je voulais faire de la clarinette, en pensant faire de la flûte, et je me suis retrouvée dans une classe de clarinette. Mais cela m'a plu, le prof était génial et je n'ai plus du tout pensé à la flûte.

Vous avez grandi dans une famille assez mélomane du côté de Orange, dans le sud de la France.

J'ai eu accès facilement à la musique. Mes parents écoutaient de tout et m'emmenaient voir des concerts classiques ou de l'opéra. Du jazz aussi. Puis mes parents ont déménagé à Narbonne et je me suis retrouvée à Montpellier pour faire des études de cinéma. Mais j'ai continué la musique. Entre quatorze et dix-huit ans, on avait une petite formation avec des amis, alors je me suis inscrite au conservatoire classique de Montpellier, pour pouvoir enrichir ma musique. Là-bas, il y avait Serge Lazarevitch (*guitariste qui a toujours eu des liens très forts avec la scène belge, - ndlr*) qui enseignait le jazz. Je me sentais un peu à l'étroit dans la musique classique et j'étais assez attirée par l'improvisation. Dans cette classe de jazz, j'ai trouvé mon bonheur et, le temps faisant, je m'y suis donnée à fond.

En 2013, vous arrivez à Bruxelles. Pour quelles raisons ?

C'était d'abord un désir de changer de ville. Je pensais avoir fait le tour de Montpellier. Je sentais qu'il fallait que je parte pour perfectionner certaines choses. Je me suis renseignée sur les conservatoires des grandes villes. Strasbourg me paraissait intéressant, Paris ne m'attirait pas spécialement et puis j'avais envie de sortir de la France. Au conservatoire flamand de Bruxelles, il y avait John Ruocco et Stéphane Galland. C'est cela qui m'a décidée.

C'est là que vous avez commencé à constituer votre réseau.

Les rencontres ont été très importantes à Bruxelles, en effet. Au conservatoire mais aussi lors de jams et de soirées. C'est là que j'ai croisé Benjamin Sauzereau, Théo Lanau, Camille-Alban Spreng, Sylvain Debaisieux, Fil Caporali.

Quels sont les atomes crochus avec ces musiciens ?

L'esprit d'ouverture, je crois. Parfois, même dans le jazz, certains sont un peu "fermés". Le côté traditionnel est très important bien entendu mais, dans ma conception musicale, cela me parle un peu moins. Avec Benjamin, qui a un rapport à l'écriture et à la musique assez intense, le déclic s'est fait tout de suite. Il s'intéresse à plein de profils différents, dans tous les genres. On peut aller partout avec lui : faire de l'impro ou jouer des standards... et s'en éloigner. Je peux ramener des compos bizarres qui ne ressemblent à rien mais on essaie et cela débouche parfois sur de belles idées.

Ces rencontres auraient-elles pu avoir lieu ailleurs ?

C'est une histoire de personnes plutôt que de ville même si Bruxelles favorise peut-être un peu cette "mixité". À Paris, où je suis en résidence pour l'instant, je n'ai pas autant le temps d'expérimenter, comme je le faisais à Bruxelles. Je n'ai pas encore trouvé les gens mais j'en croise quand même.

Vous vous sentez plus l'âme leader ou sideman ?

Cela dépend. Synestet est arrivé très vite après le conservatoire, en 2017. J'avais des compos que j'avais déjà testées en session, mais j'avais envie de faire un groupe. Je voulais faire des trucs à moi avec des gens avec qui je me sentais bien artistiquement. J'ai rappelé un ami de longue date de Montpellier, le batteur Maxime Rouayroux. J'avais l'idée de deux soufflants. Au départ, c'était avec le tromboniste

Adrien Lambinet qui a une approche assez singulière de l'instrument. Mais il n'a pas pu continuer le projet. Et plutôt que de chercher un autre tromboniste, j'ai pensé à un autre instrumentiste : Sylvain Debaisieux. Adrien m'avait également proposé cette solution et cela m'a conforté dans mon choix. On a alors fait une résidence d'une semaine à Marseille (au Pic - Télémaque) et on a enregistré le premier album dans la foulée, en 2019.

Et l'aventure Fur, comment est-elle née ?

Synestet était invité au tremplin Avenir de l'association Jazz à Porquerolles. Mais ni Sylvain ni Fil n'étaient libres. Nous y sommes allés à trois en adaptant le set et en ajoutant quelques impros. On a bien fait de ne pas annuler, nous sommes repartis avec le premier prix ! On a continué le trio en l'appelant Fur, comme dans "fur et à mesure", on a enregistré à Zinnema à Anderlecht et on va bientôt sortir un nouvel album.

Hélène Durot

« Le côté traditionnel est très important bien entendu mais, dans ma conception musicale, cela me parle un peu moins. »

D'où tirez-vous votre inspiration ?

La peinture m'influence très fortement. J'aime les expos et je reviens toujours avec beaucoup d'idées sonores. Les "couches", en peinture, me donnent des sensations assez fortes. Des idées. Cela agit comme les couches en musique, cela donne du relief et de la profondeur sans marquer l'évidence.

Synestet est sorti chez Igloo, les critiques, hors de Belgique aussi, ont été très bonnes. Avez-vous été surprise de cet accueil ?

Oui, assez. Nous faisons quand même une "musique de niche". Mais Igloo est un label assez visible et sa force de frappe est très utile. J'ai été soutenue et conseillée du début à la fin et j'avais une liberté totale. Un climat de confiance s'est installé, avec Pierre Villeret entre autres, qui m'a poussée quand j'avais des doutes.

Vous travaillez également sur d'autres projets ?

Il y a Suzanne, un trio guitare, alto et clarinette, influencé par la folksong américaine. Puis je joue avec Ellipse de Barbara Wiernik et, prochainement, avec le saxophoniste allemand Daniel Erdmann, Théo Ceccaldi, Vincent Courtois et une section rythmique.

Des concerts prévus avec Synestet en Belgique ?

On tourne en novembre en France. La Belgique, ce sera pour janvier à l'An Vert et à la Jazz Station... pour commencer, on croise les doigts.

Synestet Rôles

Igloo Records



jacquolinefontyn

intégrale

©ALEXANDRE MHIRI

Trio Spilliaert

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Du dodécaphonisme de ses débuts à une musique tout en pureté et en poésie, le style de la compositrice Jacqueline Fontyn n'a cessé d'évoluer. En témoigne cette intégrale de ses trios pour piano, aussi passionnants qu'inclassables.

Après un remarquable disque consacré à la redécouverte de Désiré Pâque, le Trio Spilliaert poursuit sa célébration du répertoire belge avec des œuvres de Jacqueline Fontyn. Une première ici aussi, qui met à l'honneur cette compositrice âgée aujourd'hui de 91 ans, qui fut professeure de composition au Conservatoire de Bruxelles et lauréate de nombreux prix internationaux. Cette intégrale de ses trios pour piano, composés entre 1956 et 2014, rassemble trois opus de forme traditionnelle – piano, violon et violoncelle –, mais aussi trois trios inhabituels : l'un pour violon, guitare et piano, un autre pour alto, flûte et piano, un dernier pour flûte, violoncelle et piano. Lesquels ont d'ailleurs requis de nouveaux complices.

Pour Gauvain de Morant (piano), « ce disque traverse les grandes périodes de composition que Jacqueline a connues tout au long de sa vie. Il est clair qu'à ses débuts, elle a été fort influencée par la figure de Schoenberg. Dans le premier trio, le 3^e mouvement est une fugue sérielle à l'état pur. » Ce premier trio lui valut d'ailleurs une médaille d'argent au Concours de Moscou et une rencontre avec Shostakovich qui siégeait dans le jury !

On se gardera cependant d'enfermer la compositrice dans son dodécaphonisme originel. « Au fil de ses recherches, souligne Jean-Samuel Bez (violon), elle s'est ouverte à d'autres univers, toujours en quête de sonorités nouvelles. En tant qu'interprète, je perçois ce cheminement comme celui d'un peintre dont la palette évolue avec le temps. Ses premières œuvres connaissaient beaucoup de développements, de textures. À partir des années 2000, son style va vraiment se faire de plus en plus pur, s'orientant vers un certain minimalisme. »

Un parcours éclectique qui fait toute sa richesse. « Dans ce disque, il y a des sons qui viennent d'ailleurs, sourit Gauvain de Morant. Je joue avec des balles de golf. On tape des pieds. Et on entend même Jacqueline chanter ! » Car la compositrice nonagénaire a bien sûr assisté à l'enregistrement. « C'était inouï de pouvoir travailler avec elle, poursuit Guillaume Lagravière (violoncelle). Tant qu'un compositeur est en vie, une œuvre ne sera jamais figée. Ce disque est un aboutissement. Il traduit vraiment l'évolution de son langage, qui s'exprime toujours avec beaucoup de finesse. Sans parler de moments de contemplation, avec un très beau travail sur le silence... » À découvrir.



Stéphano Orlando-si, Orlando-la...

L'ouverture sans compromission

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Issu d'une famille italienne, le musicien originaire de Tarn-et-Garonne se fraie un chemin en créant des ponts : cinéma-musique, vidéo-musique, classique-jazz, etc. En marge de tout totalitarisme idéologique, il dit adorer « *tous les moments charnières dans l'histoire* ».

Compositeur en résidence à l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, il a été, pendant des années, pianiste attitré de la Cinémathèque à Bruxelles. Actuelle, sa composition est fondée sur une grande connaissance du passé classique, baroque, romantique ou moderne, et il entretient des rapports subtils avec la voix. Circonstance aggravante, Stéphane Orlando fréquente le jazz et les jazzmen !

Un ensemble de raisons qui donnent très envie de rencontrer ce jeune musicien enthousiaste. Dans la maison de plain-pied, sur les hauteurs de Jambes, la musique est partout. Tout au bout, Jessica Icket, sa compagne, travaille sur un grand piano Yamaha C6. Elle étudie le jazz avec Nathalie Lories. À l'autre extrémité de la maison, un synthétiseur Studiologic SL88 Grand : une machine de pros reliée à deux haut-parleurs Yamaha format bibliothèque, au son clair.

« Là, il y avait un piano, mais on l'a vendu, indique Stéphane Orlando. Je rêve d'un Steinway, mais on verra. Le marché est horrible pour l'instant. Un C6 est déjà hors de prix. Neuf, on approche les 80.000 euros... »

Grand-père harmoniciste pour les Alliés

Né dans une famille italienne, ses parents sont arrivés en Belgique dans les années cinquante pour son père, soixante pour sa mère, « une famille où l'on appréciait la musique. En Sicile, mon grand-père maternel jouait de l'harmonica de façon traditionnelle. Durant la guerre, on le faisait monter sur les camions pour qu'il joue de son instrument. Son père, berger, faisait des instruments avec des herbes. »

Pour ne rien arranger, le père de Stéphane a créé un groupe de rock dans les années septante, avec ses frères et sœurs : « Ils étaient 9 ! Nous avons ainsi grandi dans le mythe que l'on peut réussir avec la musique ». Dans ce contexte, le jeune Stéphane accroche très vite à la musique. « J'ai très vite pigé ce qu'était un accord, une mélodie... ». Stéphane Orlando n'a pas dix ans quand il se met à composer, à l'académie, de petites pièces pour des collègues qu'il accompagne au piano, « et cela m'a permis de me rendre compte de l'importance d'un travail collaboratif pour la création ». « À neuf ou dix ans, j'ai assisté au mouvement lent du concerto de Mozart. Ça a été le déclic. Avec ce concerto, j'ai su tout de suite que j'allais devenir pianiste, compositeur, chef d'orchestre, et que j'allais travailler pour le cinéma. Je ne fais que ça depuis lors ».

Au conservatoire à quinze ans

Le musicien entre au Conservatoire de Mons dès l'âge de quinze ans, « avec un accord de mon école pour ne pas dépasser quarante demi-jours d'absence ». Comprenant que le garçon accrochait à la musique, son père le conduisait d'une école à l'autre. Lorsqu'il est admis, en 2022, comme compositeur en résidence à l'OPRL, pour lui, c'est « l'aboutissement d'un rêve d'enfance, et j'espère le point de départ de beaucoup de pièces pour orchestre ». Avant ça, Stéphane Orlando estime avoir eu « beaucoup de chance de travailler avec l'Ensemble Musiques Nouvelles. Jean-Paul Dessy croit en la jeunesse, il donne une chance aux jeunes, et il n'y en a pas beaucoup comme ça ».

La chance, ça se saisit, voire se provoque. Pendant le grand confinement, grâce au soutien du Centre d'Art Vocal et de Musique Ancienne de Namur (CAV&MA), et de son directeur Jean-Marie Marchal, Stéphane Orlando a créé un film-opéra, *The Smile*, d'après le poème de William Blake. Investissant le Théâtre de Namur dans ses moindres recoins – « c'est devenu un personnage à part entière » – il a conçu une narration autour de la soprano Morgane Heyse. « C'est l'histoire d'une fille qui répète toute seule, perdue, dans ce théâtre. Des fantômes apparaissent. Sont-ils là ou sont-ce des fantômes ? Et ça prend un peu de temps pour comprendre ce qui lui arrive », sourit le compositeur.

Pour *The Smile*, « mes influences étaient dans la musique de la Renaissance et la musique baroque, et la charnière entre les deux.

En fait, j'adore tous les moments charnières dans l'histoire ». À notre époque, il est servi !

Amoureux des bons publics

« On s'est bien fait plaisir avec ce film, mais on n'a pas réussi à le vendre », doit-il constater. Comme plein de musiciens de tous bords en Belgique, Stéphane Orlando s'interroge : « Nous sommes tellement coupés du public qu'on veut retrouver des liens. Le fait est que, juste après-Guerre, c'était un outil marketing de dire qu'on faisait table rase, qu'on repartait de zéro. Mais le public n'a pas suivi sur la longueur. Il y a toujours trop d'idéologie liée à la création contemporaine. Aujourd'hui, c'est l'inverse : l'idéologie veut que tout se vaut, donc on peut faire n'importe quoi, n'importe quand ».

« Mes valeurs, ce n'est pas ça. Une œuvre, c'est la même chose depuis le début de l'humanité : une pièce qui s'adresse à un auditeur qui a des attentes. Ces attentes, il faut les comprendre, ou pour les satisfaire, ou pour les rompre et créer la surprise. » Comme écrire pour orchestre de chambre et trio de jazz. Après avoir collaboré avec le bassiste André Klènes et le saxophoniste-flûtiste Manuel Hermia, c'est avec le trio du saxophoniste Stéphane Mercier qu'il se lance dans le String Theory alpha Project.

Du jazz ou du classique ? Les deux mon colonel !

Tous deux ambitieux, ils envisagent de faire quatre albums. Ce n'est certes par rien d'amener vingt personnes sur scène, soit seize cordes et un vibraphone classique, plus le trio de Stéphane Mercier avec Dave Redmond, contrebasse, et Darren Beckett, batterie. « Stéphane m'a fait écouter l'album *Focus du saxophoniste Stan Getz avec cordes*. Getz a réussi à prendre le meilleur des deux mondes. Cela synthétisait ce que j'avais envie de faire avec Stéphane : écrire autant du jazz que du classique, que l'on sente les influences et que, finalement, on ne sache plus si c'est du jazz ou du classique ! ».

« Et la vraie question : comment intégrer l'improvisation dans tout ça ? C'est fascinant comme question, on cherche des solutions. » Il est vrai que Stéphane Orlando est rompu à l'improvisation. En novembre, cela va faire exactement vingt et un ans qu'il joue du piano devant des films muets à la Cinémathèque de Belgique, à Bruxelles. « J'ai commencé assez jeune, dit-il, et c'est là que je suis vraiment devenu improvisateur. Vous découvrez le film avec le public, parfois sans comprendre les sous-titres quand ils sont écrits en cyrillique par exemple. »

Marathon d'improvisation

Certains films, comme *Naissance d'une nation* (1915) ou *Intolérance* (1916) de David Wark "D.W." Griffith, font plus de trois heures, « durant lesquelles il faut avoir les idées qui vont avec. C'est là qu'on apprend vraiment ce qu'est un développement d'idées... Sinon, vous êtes mort après une heure. » Que dire du Napoléon d'Abel Gance (1927), qui fait trois cent trente minutes.

Ce qu'il acquiert au fil du temps, Stéphane Orlando le transmet à de nombreux élèves depuis le début des années 2000. Enseignant notamment au Conservatoire de Mons et à l'Institut de Rythmique Jaques-Dalcroze à Saint-Gilles, il dit « partir toujours de l'élève, de son bagage, de ses goûts et de ses aspirations, pour lui faire parcourir un bout de chemin vers la compréhension du moment musical : comment créer un univers sonore prenant et comment saisir l'instant en son sein. Cela demande de puiser dans l'histoire de la musique, tous styles confondus, dans l'analyse musicale, parfois dans la paléographie ou l'organologie, pour apporter des notions d'harmonie, de contrepoint, de construction mélodique, d'arrangement ou d'orchestration, etc. ».

Avec sa fibre pédagogique, on le dit adoré de ses étudiants. Essayant de faire jouer le plus souvent l'élève en en disant le moins possible pour ouvrir le champ d'expérimentation, il « guide l'apprentissage en jouant au piano, en un processus de questions-réponses ».

« Je m'amuse assez bien, je dois dire ! ».



Le dilemme du support

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Généralant 75% du chiffre d'affaires de l'industrie musicale en Belgique, le streaming poursuit inexorablement sa croissance. S'il offre une accessibilité optimale, son business model conduit toutefois à un déséquilibre du partage des revenus, un manque de valorisation des artistes émergents et à un formatage des contenus. Victime de son effet de mode et d'une hausse des coûts de production, le vinyle devient, pour sa part, un produit de luxe alors que le format CD ne touche plus qu'une niche de mélomanes. Alors quel support choisir? Tentative de réponse dans un marché en perpétuelle mutation.

Mercredi 14 septembre. Cinq jours après la sortie de son EP *The Dictator* qui bénéficie de la collaboration d'Iggy Pop, la violoniste belge Catherine Graindorge magnétise la Rotonde du Botanique à l'occasion d'un concert «release». Quelques minutes après sa prestation, les spectatrices et spectateurs éblouis se retrouvent autour d'une table merchandising installée dans les couloirs des Serres du Bota. Aidée d'une de ses deux filles et de son compagnon, Catherine a disposé des exemplaires CD et vinyles du EP *The Dictator* ainsi que le LP *Eldorado*, son précédent album paru en 2021. Dix-huit euros pour *The Dictator*, vingt pour *Eldorado*. On paie en liquide ou en virement virtuel via l'application Payconiq. Certains échangent quelques mots, d'autres demandent une dédicace ou un selfie. Ce n'est que sourire et bienveillance. Tou-te-s repartent dans la nuit, conquis par la musique et emportant chez eux une «trace» matérielle de cet instant magique.

Signée sur le label indépendant allemand Glitterbeat, Catherine Graindorge nous avoue quelques heures plus tard que le nom d'Iggy Pop a «bien aidé» pour que les exemplaires CD et vinyles de *The Dictator* voient non seulement le jour, mais soient aussi disponibles simultanément à la sortie numérique du EP sur les plateformes de streaming. «*Au début du projet The Dictator, il y avait deux morceaux en collaboration avec Iggy Pop. Je trouvais ça dommage de les publier seulement sur les plateformes. La présence d'Iggy a convaincu mon label de faire un EP de quatre titres et de le presser en CD et vinyle. Je viens du classique où le format CD reste un support privilégié... à condition bien sûr d'être équipé d'une bonne installation. La qualité d'écoute en CD est bien meilleure que sur un format numérique compressé. Mon compagnon achète beaucoup de vinyles et de CD. On n'écoute que ça à la maison. En tant qu'artiste, l'objet physique représente un aboutissement de mon travail. Pour moi, ça avait du sens de sortir The Dictator en multiformat et les réactions sont très positives.*»

Benjamin Schoos – Freaksville Records

«Le marché est complètement dérégulé avec un pouvoir d'achat en baisse, le prix des disques en hausse et une offre pléthorique de références.»

Nouveaux comportements

Avant de commercialiser *The Dictator*, Catherine Graindorge s'est posée les bonnes questions et a trouvé les bonnes réponses. Chaque artiste qui souhaite rendre accessible sa musique enregistrée est confronté aux mêmes interrogations. Puis-je me contenter de diffuser mes chansons sur les plateformes? Est-ce que ça vaut encore la peine de produire du format physique? Et si oui, quel circuit privilégier? La vente par correspondance, le réseau des magasins, le merchandising en fin de concert? En fonction de critères économiques, de choix éthiques et du genre musical, les options peuvent varier. Et pour ajouter encore du piment au cruel dilemme, de nouveaux paramètres viennent bouleverser bien des stratégies. Les habitudes de consommation de

musique ont évolué depuis la pandémie. L'explosion du coût des matières premières nécessaires pour la fabrication des supports physiques (le polymère pour le vinyle, le papier pour les pochettes vinyles et les digipacks CD), la flambée des prix de l'énergie, l'explosion des frais de transport et de douane pour les marchandises qui entrent ou sortent de l'Europe, le Brexit, la guerre en Ukraine et bien sûr l'inflation (12% pour la Belgique en octobre) pourraient laisser penser que le «tout numérique» va encore gagner des adeptes. C'est ce que prédisent, du reste, tous les analystes.

Damion Wasollo – [PIAS]

«L'album vinyle que tu as acheté il y a vingt ans, tu ne l'as payé qu'une seule fois. Sur Spotify, chaque fois que tu cliques sur un morceau, c'est comptabilisé.»

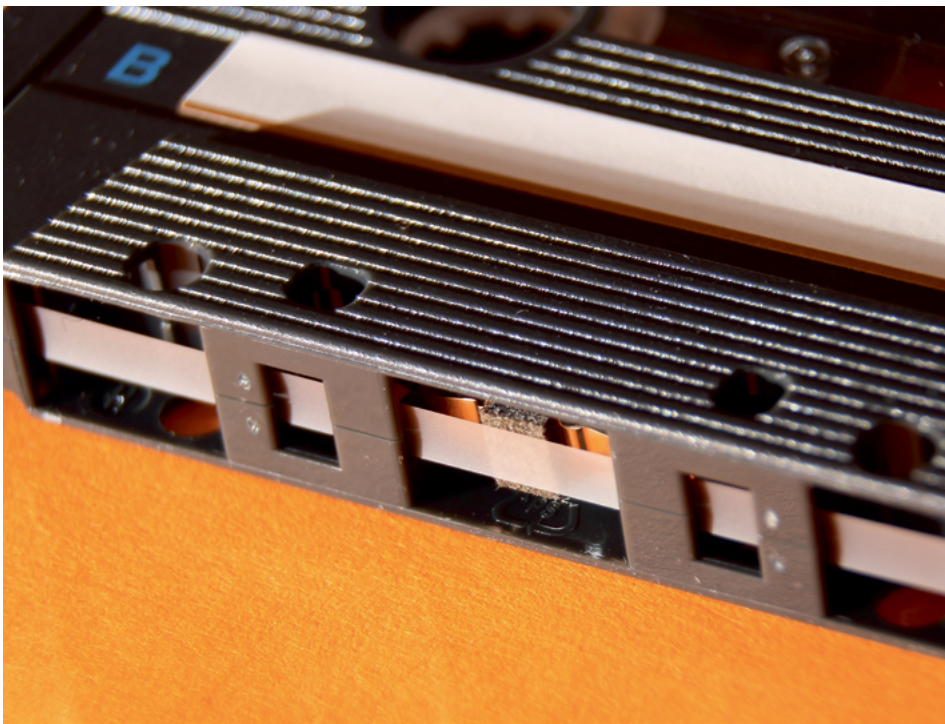
Surabondance de sorties et prix élevés

Artiste, fondateur du label Freaksville et président de la Fédération des Labels Indépendants Francophones (FLIF), Benjamin Schoos a une vue d'ensemble sur le marché de la musique. Il confirme les changements de comportement chez le consommateur. «*Pendant la pandémie, on a remarqué une augmentation des ventes de supports physiques par correspondance. Les magasins étaient fermés et on sentait chez le public une envie de supporter la scène locale en achetant du CD ou du vinyle. Pour les labels et les artistes, ce fut un soutien énorme. Privés de live et de promotion, ils avaient le temps de s'occuper eux-mêmes de la logistique pour assurer les envois postaux. Ça ramenait un peu d'argent dans les caisses tout en maintenant une dynamique. Aujourd'hui, la situation est plus complexe suite à l'augmentation des coûts de production. Après avoir résisté longtemps, les labels sont obligés d'augmenter le prix des vinyles et des CD parce qu'ils payent eux-mêmes plus cher pour les fabriquer. L'autre phénomène qu'on constate depuis la reprise des activités post-Covid, c'est la surabondance des sorties. Résultat : le marché est complètement dérégulé avec un pouvoir d'achat en baisse, le prix des disques en hausse et une offre pléthorique de références.*»

Alors quel format privilégier? «*Chez Freaksville, nous n'imposons pas le format, poursuit Benjamin Schoos. C'est le public qui choisit. Nous, on suit le marché et on s'adapte. Les gens veulent avoir tout à leur disposition sur les plateformes de streaming. Mais à côté de ça, il y a toujours une partie du public qui achète du vinyle ou du CD. On doit jongler avec les formats. Pour chaque projet, la question se pose en sachant que la solution idéale consiste en une sortie simultanée en format CD, vinyle et numérique. De cette manière, on sait qu'on va satisfaire tous les clients.*»

Le vinglo, produit de luxe

Selon le dernier rapport annuel de l'Association des distributeurs et producteurs de musique en Belgique (BRMA, Belgian Recorded Musical Association, anciennement BEA, – ndr) publié en avril, les ventes de musique en Belgique ont augmenté de 16% en 2021. Elles représentent un chiffre d'affaires de 90,94 millions d'euros (contre 78,26 millions d'euros en 2020). Sans surprise, le numérique domine le jeu puisqu'il génère 75% du chiffre d'affaires (68,27 millions), le CD (en chute constante) et le vinyle (en hausse de 78%) représentant chacun 10% du chiffre d'affaires. «*De plus en plus de fans trouvent leur chemin vers leurs artistes préférés dans*



©DR

les plateformes de streaming car l'industrie de la musique a réussi au fil des années à y rassembler toute son offre dans un seul service, constate Patrick Guns, président de la BRMA et directeur d'Universal Belgium. Nous sommes convaincus que cette tendance va encore s'accroître dans les années à venir. Le streaming va encore gagner en adhésion. » Pour le CD, dont certains experts prédisaient la mort voici dix ans déjà et qui a, ironie de l'histoire, survécu à iTunes qui était sensé l'enterrer, le tassement devrait se confirmer. Et pas seulement pour des raisons économiques. En faisant disparaître le lecteur CD de ses nouveaux modèles au profit de connections Bluetooth ou USB, l'industrie automobile a accéléré inexorablement la chute de ce support. Quant au vinyle, effet de mode ou pas, il se profile de plus en plus comme un produit de luxe pour privilégiés.

« Chez [PIAS], nous signons des artistes qui privilégient encore le format album, rappelle Damien Waselle, directeur de [PIAS] Belgium. Pour chaque sortie d'album, le rétroplanning tient compte de différents paramètres comme les délais de fabrication des supports physiques, la mise en place de la promotion via le lancement d'un single en radio ou l'organisation d'un showcase pour les pros et de la tournée. » Comme chez Freaksville, l'idéal dans la stratégie de [PIAS] est d'avoir une sortie simultanée streaming/CD/vinyle. « Et même parfois des cassettes, ajoute en souriant Damien Waselle. Par rapport aux statistiques de la BRAM, [PIAS] se situe plutôt dans la fourchette de 65% de chiffres d'affaires en streaming et 35% en support physique (CD, vinyles) pour les nouvelles sorties. Pour les rééditions, c'est de l'ordre de 80% en numérique et 20% en physique. Il y a des artistes, notamment dans les musiques urbaines, qui ne se concentrent plus que sur le numérique. Mais d'autres, comme Orelsan (qui a proposé des éditions CD numérotées et limitées de son dernier album *Civilisation* en distribution chez [PIAS], – ndlr), ont très bien compris l'utilité de ces supports physiques. Ils donnent de la visibilité au projet et ça répond à une demande des fans fidèles qui achètent du "physique" sans avoir pour autant un lecteur CD ou une platine vinyle... »

La fin de l'achat spontané

Voici quelques mois encore, il était fréquent de trouver des nouveaux albums vinyle vendus à vingt euros en ligne sur le site des labels ou des artistes. C'est une exception aujourd'hui. « Les coûts de production ont explosé et il n'y a plus que trois usines en Europe qui

produisent ce support, poursuit Damien Waselle. Pour certains « extras », on a la chance de pouvoir se rabattre sur d'autres fournisseurs comme le flamand indépendant DUNK, mais c'est pour de petites quantités. Entre l'envoi du master et la réception de la commande, il faut compter six à sept mois de délais. Certains profitent aussi de la mode du vinyle pour spéculer. » Force est de constater que ce n'est pas seulement la faute des majors. Il suffit, du reste, de voir la flambée des prix sur le marché de la seconde main, notamment via le site discogs.com qui sert souvent de baromètre pour la « cote » d'un 33 tours, ou les prix pratiqués chez les disquaires branchés situés dans les quartiers gentrifiés de Bruxelles. *Music For Animals*, le dernier (triple) album du compositeur néoclassique allemand Nils Frahm, sorti sur son propre label, était ainsi vendu en vinyle à plus de 70 euros à sa sortie. Même si l'artiste doit être rémunéré justement pour sa musique et qu'un disquaire doit prendre une marge, rien ne justifie un tel montant.

« Dans les années 60, le vinyle était un business « mass market », analyse encore Damien Waselle. Soit un gros marché populaire, fabriqué à la chaîne avec une petite marge bénéficiaire. Aujourd'hui, on touche un marché de niche. C'est un format coûteux à produire, fabriqué dans peu d'endroits et disponible dans peu de commerces. Quand j'étais gamin, je pouvais glisser un 33 tours dans le caddie de mes parents quand on faisait nos courses au supermarché local et ils ne me disaient rien. Aujourd'hui, avec un vinyle à 30 euros seulement trouvable dans une poignée de disquaires situés dans les grandes villes, l'achat spontané ou émotionnel, c'est fini. Chez [PIAS], on vend davantage de vinyles en Flandre qu'en Wallonie. Parce qu'il y a davantage de disquaires dans le nord du pays et que le pouvoir d'achat y est plus élevé. Le vinyle s'adresse à des nantis, des passionnés ou des fans fidèles. » Benjamin Schoos confirme. « Le CD a encore un avenir chez les fans de jazz et de classique car ils recherchent le meilleur son. Chez Freaksville, les rééditions vinyles de références cultes comme François de Roubaix ou le label Les Disques du Crépuscule marchent très bien en Flandre. Pour les nouveaux artistes, il faut voir ce support comme un objet de merchandising qui est vendu aux fans à la sortie des concerts ou par correspondance. C'est un peu comme le supporter de l'Union qui va acheter l'écharpe, le nouveau maillot et ses places pour les matchs de son club. Mais pour le reste, il se contentera de regarder le foot à la télé ou sur le web. »



© DR

Manque de diversité

Par rapport aux supports physiques, coûteux, difficiles à trouver et à l’empreinte écologique non négligeable (un vinyle est composé à 43% de PVC, l’une des substances les plus toxiques pour notre planète, une vérité souvent « oubliée » dans le circuit de la musique alternative pourtant sensible à la problématique environnementale), le streaming semble donc incontournable. Mais il a aussi ses limites comme le rappelle une étude du GESAC (Groupement Européen des Sociétés d’Auteurs et Compositeurs) publiée le 28 septembre dernier. Selon cette enquête, 93% des artistes présents sur Spotify ont moins de 1.000 auditeurs par mois, ce qui pose un réel problème de diversité. Sachant que 60.000 nouveaux titres sont mis en ligne chaque jour sur Spotify (dont le catalogue compte plus de 70 millions de références), on comprend qu’il n’est pas aisé de faire connaître sa musique et encore moins d’en vivre via cet outil. L’enquête révèle également un véritable déséquilibre au niveau du partage des revenus. En effet, 30% des sommes générées restent dans les caisses des plateformes de streaming, 55% vont aux labels, contre 15% aux auteurs et éditeurs. Il faut aussi encore pointer la spécificité de notre marché avec sa petite taille, ses différentes cultures et une playlist Spotify *Made In Belgium* sensée encourager à “consommer local” où l’on ne trouvait, lorsqu’on l’a écoutée mi-octobre, que sept artistes francophones (Lous And The Yakuza, Charles, Roméo Elvis...) pour 93 flamands.

Par rapport à ses voisins européens, la Belgique comptabilise également un trop grand nombre d’abonnements gratuits sur Spotify. Sachant qu’un abonnement gratuit rapporte 10 fois moins aux auteurs qu’un abonnement payant, l’impact économique est énorme. Enfin, le Belge consomme trop peu de musique belge et c’est encore plus vrai en Wallonie qu’en Flandre où l’attachement à leurs « *Bekende Vlamingen* » est plus fort. « *Actuellement, le marché du streaming ne rémunère pas nos auteurs à leur juste valeur, constate Steven De Keyser, CEO de la Sabam. La résolution de ce problème nécessite une prise de responsabilité commune qui implique que tous les acteurs poussent dans la même direction.* »

Tout en reconnaissant que les artistes belges devraient être mieux rémunérés par les plateformes, Damien Waselle tient aussi à mettre les choses en perspective. « *Comparer les revenus*

sur les plateformes et ceux générés par les supports physiques n’a aucun sens. L’album vinyle que tu as acheté il y a vingt ans, tu ne l’as payé qu’une seule fois. Si tu l’écoutes encore en boucle aujourd’hui ou si tu le revends dans une brocante, son auteur ne gagne plus rien. Sur Spotify, chaque fois que tu cliques sur un morceau, c’est comptabilisé. Sur les plateformes, on ne distingue pas non plus ce qui est entendu quelques secondes sur une playlist, ce qu’on écoute en musique de fond et ce qui est vraiment validé par le public. Je connais beaucoup d’artistes qui font des millions de vues sur YouTube ou des millions de streams sur les plateformes mais qui ne remplissent même pas l’Ancienne Belgique quand ils se produisent en concert. Il ne faut pas oublier enfin qu’une plateforme comme Spotify est globale et que la Belgique ne représente qu’une partie infime de cette globalité. 500.000 streams pour un artiste belge, c’est génial. Mais ça ne pèse rien comparé aux milliards de streams de Taylor Swift et Drake et c’est pourtant le même gâteau... »

Catherine Graindorge relativise aussi. « *En 2021, je n’étais même pas inscrite sur Spotify. Mon label m’a encouragée à entreprendre les démarches quand j’ai sorti mon album Eldorado. La semaine de sa mise en ligne, j’ai eu 1.000 auditeurs et puis c’est très vite retombé. L’été dernier, j’avais 250 auditeurs sur Spotify. On m’a dit : « si tu paies pour booster tes chansons sur les playlists ou les réseaux sociaux, ça va remonter ». Mais je n’avais pas envie. Quand mon EP avec Iggy est paru, je suis repassée à 73.000 écoutes. Il faut savoir bien se situer par rapport à ça. Moi, je regarde ça avec amusement mais je ne veux pas me laisser obnubiler par ces chiffres et ces statistiques. Malgré tout, Spotify est un outil formidable. Une telle plateforme permet à ma musique de voyager dans le monde entier. Je peux entrer dans tous les foyers, ce qui ne sera jamais possible avec une distribution vinyle et CD. J’ai même un auditeur au Gabon et un autre à Madagascar ! Avec le projet de niche que je propose, je suis consciente que je ne gagnerai pas d’argent avec le streaming. Mais par contre, mes chansons vont peut-être tomber dans les oreilles de promoteurs ou dans une playlist. Le nombre de streamings, les vues, les like... Ce n’est pas mon truc, mais les programmeurs se basent là-dessus. C’est malheureusement la loi du marché. C’est comme ça. »* Oui, c’est comme ça...



Sale temps pour les salles de concerts

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

“Winter is coming”. Pour nombre de salles de concerts de la Fédération Wallonie-Bruxelles, l’hiver et la flambée des coûts de l’énergie risquent de plomber des finances déjà mises à mal par la pandémie et une reprise en dents de scie.

Face à la flambée des prix de l'énergie, le constat est le même pour toutes les salles interrogées : cette crise énergétique est, pour le moins, « embêtante ». « Comme tout le monde, l'inflation risque de plomber notre budget, résume parfaitement Nicolas Sand du Zik-Zak Café à Ittre. On suit de près l'évolution des prix et les décisions du gouvernement. Mais on sait que de toute façon, on doit augmenter notre budget énergie ».

Exemple très concret du coût de l'inflation pour les salles de concerts avec Frédéric Lamand de L'Entrepôt à Arlon : « La facture de gaz est triplée, la facture d'électricité doublée. Ça représente une différence de 15 à 20.000 euros par rapport à l'année dernière. Rien que pour le chauffage, une année normale, on est entre 2.000 et 2.500 euros par mois. Là, les prévisions donnent entre 6.000 et 7.000. C'est conséquent ». Bref, « on essaie de limiter la consommation au maximum ».

Situations différentes

Comment réduire la consommation, telle est la question. Mais si le constat est le même, il faut bien prendre en compte que les situations diffèrent d'une salle à l'autre. Ainsi, le Spirit of 66 est un peu « protégé » par un contrat à prix fixe qui court jusqu'à fin avril 2023 pour l'électricité ; l'Atelier 210 est dans un cas de figure un peu particulier car il dépend d'une école « avec des calculs un peu spéciaux » ; et le Théâtre Molière (géré par l'asbl Muziekpublique) est « pour le moment lié au chauffage de la Tour Bastion qui est alimentée au mazout... La commune d'Ixelles, propriétaire des lieux, prospecte pour installer un système de chauffage indépendant, mais nous sommes dans une galerie, donc la problématique technique est complexe ».

Chaque salle a ses particularités... et son budget. Dans cette affaire, c'est forcément les salles les moins subsidiées qui risquent de souffrir le plus. Ceci étant posé, chacun y va de ses « petits gestes » qui peuvent faire la différence, aussi bien au niveau écologique qu'économique, à moyen terme. Par exemple, « un thermostat qu'on peut paramétrer depuis un smartphone histoire d'être sûrs que quand on fait une résidence d'artistes, le chauffage est bien coupé quand ils quittent les lieux, dit Nicolas du Zik-Zak. On a déjà eu le coup... » Mais ces mesures ne viennent pas répondre à la situation d'urgence.

Fermeture or not fermeture

Au niveau de l'électricité, tout le monde est d'accord pour dire que c'est difficile de réduire allègrement la consommation : « Les consommations liées à la technique son et lumière sont assez incompressibles et représentent la plus grande part des consommations », dit Morgane de Muziekpublique. Au Zik Zak, « on fonctionne déjà partout avec du LED, donc on peut difficilement consommer moins ». Même constat du côté de L'Entrepôt : « L'électricité, c'est compliqué. Je ne vois pas comment limiter... Mettre un ampli sur deux, limiter l'éclairage, il n'y a pas vraiment de solution. Il vaut mieux faire moins d'activités que faire de l'activité à moitié ».

La vraie question est là. Celle de la fermeture pour passer l'hiver et prêter à la flambée des prix ou rester ouvert et se débrouiller. Côté Muziekpublique, « on ne pense absolument pas réduire la cadence des activités pour le moment. Annuler nos résidences nous paraît impensable, on ne va pas faire payer les artistes une fois de plus ».

Pour d'autres, il n'y a pas vraiment le choix. Le Zik-Zak, qui fonctionne quasi uniquement sur fonds propres, va fermer de mi-décembre à fin janvier : « On va fermer pendant un mois et demi, histoire de ne quasiment pas consommer d'énergie. Ça aidera à réduire l'impact de l'inflation. C'est malheureux mais c'est parfois moins cher de fermer que d'être ouvert... ». Même réflexion du côté de L'Entrepôt à Arlon (sur fonds propres à 50-60%) qui va également fermer six semaines « au lieu de trois au pic de froid. C'est le plan à court terme parce que c'est compliqué de faire autre chose que du court terme ».

« C'est une diminution des concerts pas du tout volontaire, reprend Nicolas du Zik-Zak. On a été impacté pendant deux ans avec la pandémie et on voudrait bien reprendre normalement mais visiblement, ce n'est pas possible pour deux raisons : la baisse généralisée des fréquentations et les coûts de l'énergie. Et il n'y a

pas que l'énergie, en fait, tout augmente. On est confronté à des augmentations de tous bords, même pour le catering par exemple. Ce n'est pas évident ».

Reprise on dents de scie

Car la crise énergétique vient à la suite de la crise du Covid et pourrait être rapidement suivie d'une crise du pouvoir d'achat. Ce qui fait beaucoup de crises à gérer pour un réseau de petites salles qui ne roulent pas sur des lingots d'or, mais sur la fidélité de leur public. Or, il faut bien admettre que, depuis mars 2020, le secteur de la musique live s'en prend plein les gencives. En clair, les crises se multiplient, les habitudes changent et les choses ne sont plus exactement comme avant.

« Depuis la réouverture en janvier dernier, toutes les salles de concerts fonctionnent en dents de scie, dit Nicolas Sand du Zik-Zak. C'est partout pareil en Europe, on voit certains concerts avec une bonne fréquentation, mais pas mal avec très peu de fréquentation. D'un événement à l'autre, c'est complètement différent. Et c'est difficile de prévoir. »

« Ce qui est paradoxal, c'est que les groupes jouent énormément. Il y a un surplus d'offres qui complique sans doute les choses », dit Frédéric Lamand de L'Entrepôt, pour qui la difficulté principale vient « des réservations de dernière minute qui font qu'on ne sait jamais le jour J quelle sera la jauge du concert. Ce n'était pas le cas avant. D'autant qu'il y a moins de monde à la caisse le soir-même. L'été, on ne l'a pas senti, c'est seulement depuis septembre ».

Au niveau des perspectives, en tout cas, ça se pose là. « Il faudra faire un bilan en février, continue Frédéric Lamand. Mais ça va de nouveau être les chiffres d'une année bizarre. 2020 était aux deux-tiers bizarre, 2021 ne ressemblait à aucune autre et pour 2022, on a cru au redémarrage, mais il y a autre chose qui débarque ».

Frédéric Lamand - L'Entrepôt

« 2020 était aux deux tiers bizarre, 2021 ne ressemblait à aucune autre et pour 2022, on a cru au redémarrage, mais il y a autre chose qui débarque. »

Croisement de crises

Le gaz et l'électricité ne sont donc qu'une partie d'un problème plus vaste : une succession de crises qui rend les choses très incertaines. Le public a non seulement changé d'habitudes (un constat peut-être lié au surplus d'offres musicales et culturelles post-Covid) mais il voit désormais son pouvoir d'achat diminuer. Nicolas Sand : « Hier, dans la salle, je discutais avec un client pourtant très fidèle qui me disait : 'J'aurais aimé venir avant-hier aussi, mais financièrement, je dois un peu choisir' ».

C'est la crise qui pointe le bout de son nez, celle du pouvoir d'achat. Et pour d'aucuns, cela risque d'être la plus difficile. « Pour bien faire, il faudrait que nous aussi, on augmente les prix, mais si on fait ça, les gens viendront encore moins, continue Nicolas Sand du Zik-Zak. On est dans une boucle infernale. Je pense que ça va être très difficile dans les mois à venir. Il faut espérer que ça change assez rapidement au niveau international, que l'hiver ne soit pas trop froid et que des solutions soient dégagées au niveau de l'État sur le pouvoir d'achat pour que les salles puissent continuer à fonctionner ».

« C'est le flou qui est très pénible à vivre, poursuit Nicolas Sand. On se pose beaucoup de questions : « Est-ce qu'on fait la progra maintenant ou est-ce qu'on attend un peu ? », « Où est-ce qu'on en sera dans six mois ? ». Avant, on voyait à douze mois, maintenant, on ne regarde pas plus loin que trois ou quatre mois ». Il ajoute, dans un sourire un peu triste : « Mais on garde le moral et on sait qu'un jour, ça va reprendre. La question, est de savoir si ça ne sera pas dans trop longtemps... ».

La Maison poème Comme on est bien chez soi

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Les mots et les sons de la langue française ont pris leur quartier à Saint-Gilles. Et ils ont trouvé, à l'anciennement "Théâtre Poème", une adresse à partir de laquelle se déployer. Le projet conjoint de deux structures, Midis de la Poésie et FrancoFaune, s'ancre donc

Le rez-de-chaussée de la nouvelle Maison poème (avec une modeste minuscule au mot «poème») et sa salle arrière, reprise telle qu'elle préexistait, murs de briques bruts, jauge intime d'environ 80 personnes, abritent depuis quelques mois des formes émergentes, créations, résidences, diffusion. Ici s'imbriquent, s'intriquent ou simplement se soutiennent, se renforcent, se succèdent, scène musicale et scène littéraire, francophones. Cette vision de la poésie au sens large a peut-être participé à convaincre le Conseil communal de Saint-Gilles, propriétaire du lieu, de choisir les deux structures associées pour faire revivre l'ancien Théâtre Poème : la première association a été fondée en 1949, la seconde en 1994.

« Nos activités marchent bien ensemble et ne se frottent pas trop non plus. Et on a l'habitude de travailler avec des partenaires, il y a plein de choses que l'on sait déjà. D'autres à apprendre – comme le montant des charges en fin d'années », rit Céline Magain, co-directrice de FrancoFaune. Elle tient à souligner, à propos du dépôt de dossier, l'énorme travail fourni en amont par Mélanie Godin, la directrice des Midis de la Poésie.

L'arrière-maison, ancienne écurie au toit à double pente, abrite la salle de spectacle, sans prétention, nichée au cœur d'un îlot intérieur. L'entrée cochère ouvre le passage menant à la cour et donne, à droite, accès à la maison néo-classique. « Quand les

portes sont grandes ouvertes, cette entrée devient une extension de l'espace public », remarque Florent Le Duc, l'autre co-directeur de FrancoFaune, une structure qui était jusque-là nomade. Visite guidée des lieux.

portes sont grandes ouvertes, cette entrée devient une extension de l'espace public », remarque Florent Le Duc, l'autre co-directeur de FrancoFaune, une structure qui était jusque-là nomade.

Énergies transversales

Maison poème ? « L'appellation a quelque chose de chaleureux, commente Florent Le Duc, à l'image de la réalité du bâtiment. Les bureaux des Midis au premier, Facir (Fédération des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es, – ndlr) et FrancoFaune sous les toits... et la salle comme excroissance de la maison. »

Mars 2022, le lieu retrouve vie, « avec auditions et ateliers préparatoires du festival FrancoFaune, puis, en mai, durant le Parcours d'artistes de Saint-Gilles, grâce aux ateliers de la poétesse Laurence Vielle. Dès 2021, les demandes sont arrivées de partout : résidences, diffusion, théâtre, musique, poésie, littérature, radio, créations sonores... précise Céline Magain, on a des résidences en continu. »

Le 11 septembre, s'est déroulée l'ouverture officielle avec une fête de rue. L'événement a rassemblé des publics divers que le croisement des genres, littéraire et musical, devrait concourir à élargir encore, « et se voir renforcé par les activités de médiation culturelle, explique Florent Le Duc, créant du lien avec les



© KEVIN DOCHTAIN

voisins, le quartier... ». Et aussi les écoles. Ce qui fait par ailleurs sens avec un pan moins connu de l'aventure du Théâtre Poème. « On ignore généralement que les comédiens qu'on voit jouer le soir au Théâtre Poème ont parfois joué le matin un autre spectacle dans un établissement scolaire », raconte la quatrième de couverture du livre de Monique Dorsel qui y retrace l'histoire des Jeunesses Poétiques, qu'elle a fondées en 1962 sur le modèle des Jeunesses Musicales. Ces Jeunesses Poétiques ont amorcé la création en 1967 du Théâtre Poème, par la comédienne et son mari Émile Lanc. Elle y déposera ses textes (création, art, écriture, pensée) dans cette maison de la rue d'Écosse, construite à la fin du 19^e siècle.

Des multiples manières d'habiter une maison

Le couple de fondateurs a bien dû connaître le nom de l'habitant précédent, le sculpteur Léandre Grandmoulin (1873-1957), professeur à l'Académie royale de Belgique mais qui enseignait également à l'Académie de Saint-Gilles. Là-même où, plus tard, se forme Émile Lanc, sculpteur d'avant-garde, scénographe, metteur en scène, concepteur de décors, mais aussi traducteur des poètes du Moyen Âge et fondateur d'une collection littéraire au Théâtre Poème.

Un *Mensuel littéraire et poétique* présente jusqu'en 2009 l'agenda touffu, prestigieux, de ce théâtre dirigé par Monique

Dorsel. À son propos, le journaliste et écrivain Jacques De Decker disait : « Elle n'a jamais ciblé un public, trop convaincue que la bonne parole peut être servie partout, et que l'esprit souffle où il veut. Cela l'a amenée à transformer une banale maison bruxelloise en quartier général de la poésie dont les amoureux de la littérature se passent l'adresse comme un mot de passe. » Et depuis 1962, l'endroit a vu passer des centaines d'auteurs – et d'autrices, corrige un petit papier collé sur le tableau en plexi les listant, suspendu dans le passage d'entrée.

Une deuxième mouture, baptisée alors Poème 2, s'est éteinte début 2021, faute de subsides. La comédienne et metteuse en scène Dolorès Oscari y avait impulsé une programmation davantage attentive à l'exploration des genres, focus sur les auteurs belges francophones vivants. Ouvrant ainsi la voie aux habitants suivants ?

De l'intérieur de l'îlot vers la rue – et le reste du monde –, l'esprit souffle et soufflera, augmenté du son, grâce à ces cogestion, programmation et expertise inédites entre les Midis de la Poésie et FrancoFaune, grâce à ce croisement fertile qui ouvre d'emblée vers autre chose, « multiplie les impacts, élargit les réseaux mis en commun au service de l'endroit, tout en continuant chacun nos activités », synthétise Florent Le Duc. Un lieu d'expérimentation artistique, d'expérimentation de gestion, avec sa propre identité : quel poème !, cette maison.



©SARAH GEERIT

Programmation musicale & inclusivité

3 reasons why

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Mi-septembre, une table ronde réunissant des programmeur·trices sensibilisé·es ouvrait la discussion sur les freins et les pistes d'accès aux scènes des festivals (et à la scène musicale en général) aux artistes femmes ou appartenant aux minorités de genre. Initiée par la plateforme Scivias, cette conférence donnait suite à un rapport aux chiffres interpellants, paru début juin. En compagnie de certain·es des intervenant·es de cette rencontre, Larsen fait le point sur cette nécessité d'une scène plus inclusive, à partir de trois arguments récurrents.

A l'occasion de treize festivals, cet été en Fédération Wallonie Bruxelles, le public a très majoritairement écouté et regardé des artistes "hommes": une moyenne de 8 sur 10 ou près de 1.000 sur les 1.255 comptabilisé-es. Les artistes femmes? Elles en représentent 21%. Pour moins d'1% de personnes non-binaires. Ces chiffres (à retrouver ici: scivias.be/les-rapports-scivias) proviennent des données disponibles sur les sites des festivals sélectionnés (à savoir ceux subsidiés à hauteur d'au moins 10.000 euros). Ils ont été déchiffrés, en analysant les programmations de ces festivals, par Scivias. Cette plateforme, créée en 2019, sensibilise aux inégalités dans le secteur musical, interpellé et accompagne aussi. Sa coordinatrice, Sarah Bouhatous, explique: «*L'objectivation de la situation était nécessaire. Il s'agit d'un constat représentatif – et la démarche sera répétée l'année prochaine –, à partir duquel nous proposons d'ouvrir la discussion et de travailler ensemble*». Témoignant de l'attention grandissante portée à la thématique de l'inclusivité des programmations, le milieu musical a répondu présent à cette conférence (vous pouvez la (re)voir via la chaîne YouTube de Scivias).

« Des artistes femmes sur la scène? »

On veut bien, mais l'offre n'est pas présente. »

«*Dans le circuit, concède Jean-Yves Laffineur, directeur artistique d'Esperanzah!, elles restent clairement minoritaires. Sur l'ensemble des propositions que l'on reçoit, un quart seulement concerne des artistes femmes et minorités de genre.* » Le fondateur du festival enchaîne, «*si on ne se fixe pas l'objectif d'une plus grande représentation, ça ne va pas de soi. Il existe un travail de défrichage à faire. Esperanzah! s'y est engagé avec détermination depuis plusieurs années* ». Le festival de Floreffe s'impose également de mettre à l'affiche des artistes à l'esthétique musicale non stéréotypée. Pour d'autres genres musicaux, le jazz notamment, avec seulement 8% d'artistes femmes (selon des chiffres avancés par Kostia Pace, le directeur de la Jazz Station et issu du livre de la sociologue Marie Buscatto, *Femmes du jazz*, CNRS Éditions), la parité et l'inclusion restent un horizon à atteindre.

Depuis février, Eve Decampo travaille à la programmation – (très) inclusive – et à la coordination musicale de l'Atelier 210, lieu de création et de diffusion multidisciplinaire ancré à Etterbeek. La musicienne, membre de deux groupes, fait également partie de la collective Poxcat, promouvant musiciennes et DJ femmes ou issues des minorités de genre, notamment par l'organisation de soirées. Son parcours lui a permis de bâtir un réseau et «*de rencontres en rencontres, tu détricotes la norme, confie-t-elle. Je ne fais pas vraiment d'effort pour trouver des artistes femmes parce que je fais partie d'une communauté où elles sont présentes. Une communauté qui, par ailleurs, n'est pas très intersectionnelle (peu de personnes racisées ou de milieux moins favorisés, – ndlr). On a tous nos angles morts. Mais nous y travaillons, pour entrer dans un cercle vertueux.* »

Ce rôle de réseaux croisés et d'une approche militante en vue d'instaurer une dynamique positive de représentativité, la sociologue française Myrtille Picaud l'a constaté lors de la réalisation de sa thèse. Entre 2012 et 2017, la chercheuse compare la diversité de genres des scènes musicales parisiennes et berlinoises, tous types de lieux confondus. Dans les musiques électro, à Berlin, on comptabilise 18% d'artistes femmes et issues des minorités de genre, contre 10% à Paris. Si les chiffres de la capitale allemande ne sont pas mirobolants, ils témoignent malgré tout d'une meilleure représentation de la société sur les scènes, assurée en l'occurrence par des collectifs, souvent militants, et dont les membres présentent des trajectoires diversifiées et donc des réseaux différents. L'auteurice du livre *Mettre la ville en musique* invite également à repenser les fonctions, souvent genrées, de programmation (souvent masculine) et de production organisationnelle (plutôt féminine): collectiviser changerait la donne.

« Programmer plus d'artistes femmes? »

On va perdre de l'argent. »

«*Cet argument sous-entend que, s'il y a moins d'artistes hommes à l'affiche, le public ne viendra pas. Je n'ai pas cette expérience-là avec Esperanzah!* », constate Jean-Yves Laffineur. Alors que le secteur musical ne s'est pas complètement rétabli de la crise sanitaire, une programmation moins normative ne permettrait-elle pas... de renouveler les publics? «*Ne peut-on pas rêver d'un public traversé par les questions sociales?* », se demandait Eve Decampo le 15 septembre. L'équipe de l'Atelier 210 met par ailleurs progressivement en place des dispositifs très concrets «*pour casser la logique de la tête d'affiche, par exemple, développe la coordinatrice, ou en créant des co-plateaux, avec des cachets égaux pour tous les artistes. Ce sont des discussions à tenir.* »

Sarah Bouhatous – Scivias

«*L'objectivation de la situation était nécessaire. Il s'agit d'un constat représentatif à partir duquel nous proposons d'ouvrir la discussion et de travailler ensemble.* »

« Je ne sélectionne pas suivant le genre du groupe ou de l'artiste, mais suivant la qualité! »

Jean-Yves Laffineur: «*Lorsqu'on programme une artiste femme, il va de soi que c'est qualitatif. Il est évident qu'on ne va pas sélectionner une artiste juste parce qu'elle est femme. Par contre, on prend le temps de la découvrir d'artistes femmes et non-binaires* ». Et d'ajouter par ailleurs: «*J'ai regretté l'absence des bookers ou des agents à la conférence de Scivias, ce sont nos interlocuteurs privilégiés et c'est tout le circuit qui doit se réinventer.* »

Eve Decampo se demande «*la qualité: c'est la musique qu'on entend le plus? Cet argument semble empreint d'une certaine ignorance de ce que c'est, être aujourd'hui une femme musicienne. Car, outre le fameux syndrome de l'imposteur, moins il y a d'opportunités pour se produire en live, moins l'expérience se crée... et plus le fossé se creuse* ». Myrtille Picaud prolonge, «*au-delà de l'argument de la qualité, il se dit souvent que le talent n'aurait pas de genre* ». La sociologue poursuit: «*Il faut aller plus loin dans la réflexion et interroger les hiérarchies sociales genrées (genre, classe, race, etc., – ndlr), qui infusent les hiérarchies musicales. Musique classique vs. musiques actuelles, musique instrumentale vs. vocale, avec aussi cet exemple du jazz où parmi les déjà petits 8% de femmes, 4% sont chanteuses, ou encore jazz vs. musiques dites "du monde"... »*. De la culture par qui et pour qui. Sans cette prise de conscience des hiérarchies à l'œuvre, pas de changement en profondeur. «*Promouvoir la diversité n'a de sens que si la norme est remise en question* », pose la journaliste Camille Loiseau dans l'épisode 3 de *Scènes musicales alternatives*, un podcast consacré aux artistes femmes belges.

Faut-il rappeler l'importance et la richesse de programmations musicales reflétant la diversité de la société, inscrites dans un enjeu de démocratie. Aborder cet aspect de la thématique pose également la question de la répartition genrée des subsides publics. En fin de conférence, Kostia Pace prônait, pour les organismes subventionnés, l'obligation de respect d'objectifs d'évolution en matière d'inclusion. En Belgique, la loi sur le genderbudgeting et le gendermainstreaming, c'est à dire l'intégration de la dimension de genre et son évaluation dans l'ensemble des politiques, mesures ou actions prises par le gouvernement, devrait s'appliquer depuis... 2015. Eve Decampo termine en soulignant la responsabilité qu'elle sent peser sur ses épaules militantes et relaie la parole de l'artiste non-binaire Biche de Ville, «*Marre d'être un artiste engagé, engagez-moi comme artiste*».



Le monde culturel au défi de la transition écologique

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le premier Forum de la Culture Durable prendra place fin novembre à Namur. Une journée où différents secteurs culturels sont invités à repenser leur mode de fonctionnement et à trouver leur place dans le développement durable.

L'initiative se montre ambitieuse. Les objectifs presque insurmontables aux premiers abords. Face aux nombreux et urgents défis climatiques, le secteur de la culture se mobilise le temps d'une journée pour évoquer ses réalités communes et dégager quelques solutions. Le 22 novembre au Delta à Namur, le premier Forum de la Culture Durable prendra place, élaboré par le programme Eventchange de l'organisation Pastoo. Différents milieux seront représentés : musée, arts de la scène, cinéma et musiques actuelles. « *Il était important pour nous de se rassembler de manière intersectorielle. Beaucoup d'initiatives se font dans les différents secteurs. On se rend compte que ce que l'on peut appliquer pour l'un, on peut très bien l'adapter pour un autre. C'est très chouette de voir les idées et initiatives circuler* », s'enthousiasme Lili Brodbeck, coordinatrice d'Eventchange.

Tout au long de la journée, les professionnel·les du secteur pourront assister à de nombreuses conférences, traitant de la transformation numérique à l'économie circulaire, menées par des experts du secteur environnemental, des représentants de fédérations et des acteurs culturels à Bruxelles et en Wallonie. Ces prises de paroles seront alternées par différentes études de cas. Une manière d'amener du concert dans la discussion. « *On ne voulait pas rester dans une approche théorique de réflexion et d'échanges. On tenait aussi à aller plus loin, soutient la coordinatrice de l'événement. L'ambition de cette journée est de marquer un premier pas : de manière collective, on va réfléchir et surtout agir. Le programme est très large. C'est voulu, il s'agit d'une sorte d'aperçu de ce qu'est le développement durable. On peut parfois se demander par quels bouts commencer, cela peut s'avérer assez vertigineux.* »

Une série « d'échoppes durables » seront également à disposition des participant·es. Celles-ci encadrent différentes thématiques comme l'inclusion sociale et l'accessibilité PMR et aux autres handicaps. « *Il n'existe pas uniquement le côté environnemental dans le développement durable. Il est important d'également travailler sur l'aspect social. La culture doit être partagée et se montrer la plus égalitaire possible.* » Les autres échoppes seront consacrées à l'alimentation, la gestion des déchets ou la mobilité douce et alternative. Chaque secteur pourra y trouver des outils et ressources adaptés à sa réalité et ses besoins.

Vers plus de mutualisation ?

Le milieu de la musique pourra, par exemple, se diriger vers la table qui traite de la mutualisation. Un « *sujet brûlant* » ces derniers temps pour Didier Gosset, membre du comité de pilotage du Forum et représentant de la Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles (FFMWB). « *On travaille beaucoup autour de cette question. Chaque festival n'a pas les moyens financiers d'acheter tout le matériel dont il a besoin. Il va donc être amené à le louer, souvent à des tarifs prohibitifs puisque moins on le loue, plus ça coûte cher. On pourrait envisager de mettre sur pied une sorte de pool de matériel spécifique qui serait mis à disposition de tous les membres de la Fédération, voire de tous les opérateurs de concerts.* »

Toujours dans une optique de mutualisation, Lili Brodbeck avance une réflexion autour des tournées. Un artiste pourrait ne plus se contenter de jouer à un seul endroit, mais pourrait bien multiplier sa présence dans une zone géographique donnée. Une manière de concentrer le personnel et les effectifs. Elle comprend, toutefois, qu'il s'agit d'une question sensible et qui touche à la spécificité de la programmation.

Ingrid Bezikofer, du CCMA (Comité de Concertation des Métiers des Musiques), également membre du comité de pilotage de la journée, positive toutefois autour de cette question. « *L'idée fait quand même son chemin. Il existe une sorte de consensus moral pour tendre vers cela parmi les programmeurs en FWB, assure-t-elle. Au-delà d'un développement économique qui peut être mis en contradiction avec d'autres philosophies de décroissance, il existe aussi le développement interne et personnel sur comment on*

se situe par rapport au monde extérieur. Cela demande d'office des changements de comportement et de points de vue. »

Lili Brodbeck – Eventchange

« Ce forum va permettre de montrer là où ça coince, où il y a des freins. »

Poser un cadre légal

L'un des grands changements qui s'apprête à avoir lieu pour le secteur événementiel concerne l'usage des gobelets en plastique à usage unique. Le 1^{er} janvier 2023, ceux-ci deviendront interdits en Belgique. Une mesure qui découle de la directive européenne prise en 2019 sur l'interdiction du plastique à usage unique. Avec un peu de retard, la Belgique a enfin transposé cette décision au Moniteur belge il y a quelques mois. « *Certains opérateurs interprètent cette mesure comme le dernier moment où l'on peut vider son stock de gobelets jetables. Il y a parfois un problème de compréhension. On doit avoir un rôle éducationnel* », affirme Didier Gosset. Lors du Forum, Ipalle, l'intercommunale de gestion de l'environnement active en Wallonie picarde, viendra présenter son système de prêt de matériel Horeca recyclable ou réutilisable. Une manière d'offrir aux participants une ressource supplémentaire à laquelle faire appel et de témoigner d'initiatives qui fonctionnent.

Pour Ingrid Bezikofer, cette obligation légale concernant les gobelets pousse les opérateurs à réfléchir à de nouveaux modes de fonctionnement « *C'est bien de pouvoir ouvrir le dialogue. Se demander sur la base de quels moyens on pourra se conformer à cette nouvelle réglementation, cela pourrait être une opportunité de réfléchir à l'impact sociétal et économique de notre secteur.* » Poser des mesures de transition dans un cadre légal permet de faire avancer davantage les choses. Cela s'avère même « *primordial* », pour Lili Brodbeck. « *Il faut légiférer. Il est indispensable que les politiques suivent, accompagnent et comprennent les enjeux. Ce forum va permettre de montrer là où ça coince, où il y a des freins. Certaines structures sont parfois bloquées à un niveau purement administratif. Une situation que les politiques peuvent débloquent.* » Cet événement est notamment soutenu par le cabinet de Céline Tellier, la ministre wallonne de l'environnement en charge de développement durable et par la ministre de la culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Bénédicte Linard.

Des objectifs de décroissance

Après la crise Covid, le secteur fait dorénavant face à une crise énergétique majeure, qui le pousse à se réadapter et repenser son mode d'opération. Pour Didier Gosset, la question de la décroissance va se poser obligatoirement. « *Esperanzah! est déjà entrée dans cette logique cette année, en réduisant sa capacité. On peut éventuellement envisager de supprimer une scène ou un artiste pour tenter de diminuer l'enveloppe opérationnelle.* » Avec l'inflation, les festivals pourraient se tourner davantage vers des générateurs à hydrogène, avec un impact carbone plus faible que ceux électriques. Les salles, elles, pourraient envisager de repenser leur isolation, quand elles le peuvent.

Pour tenter d'accompagner au mieux cette transition, Eventchange propose aux participants d'assurer un suivi en 2023. Lili Brodbeck insiste d'ailleurs sur le fait que le processus doit s'inscrire dans la durée. Sur le court, le moyen et le long terme. « *Si après ce forum, il n'y a plus rien et que tout le monde repart sans suivi, ni rencontre programmée, les actions se feront de manière bien moins efficaces. L'accompagnement doit être clairement établi. On veut que les participants prennent des engagements.* »

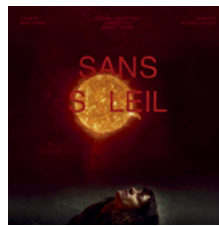


Lous and the Yakuza

Iota

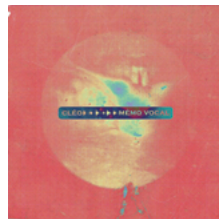
Columbia/Sony

Porte-parole antiraciste, égérie Louis Vuitton, traductrice de la poétesse américaine Amanda Gorman et icône féminine dont le parcours de vie traumatique a nourri un premier album (*Gore*) finalement plus remarqué et streamé qu'acheté, Marie-Pierra Kakoma se dévoile au naturel sur son nouvel album *Iota*. S'éloignant de l'image "intello glamour" que certains ont voulu lui coller à la peau, la jeune femme se montre ici plus introspective. « *Gore évoquait mon expérience par rapport à la guerre, au racisme, au viol ou à la prostitution. C'étaient des chansons personnelles qui ont déclenché des débats de société. Iota parle toujours de moi, mais il touche davantage à l'intime et au sentiment amoureux. Il y a plusieurs déclinaisons de cette thématique sur l'album car je suis passée par toutes les phases émotionnelles ces deux dernières années. Des coups de foudre, des brisures de cœur, des amitiés trahies, des passions, des réconciliations avec ma famille...* », précise la jeune femme. Musicalement, son mélange de pop, de R'n'B, de néo-soul et de trap s'étoffe de vrais instruments. Lous collabore toujours avec le surcoté El Guincho (*Rosalía*) mais elle réussit à lui imposer plus de diversité dans les sons et les tons. Une bonne chose. Rencontre au sommet, son duo *Lubie* avec Damsó est ainsi rythmé par une boucle de guitare acoustique alors que le single *Hiroshima* montre qu'on peut flirter avec la pop mainstream tout en réfutant les codes du genre. Ailleurs, c'est son flow singulier (*Kisé*), sa passion pour la culture japonaise (le magnifique *Yuzu* où les cordes de violon se marient à celles d'une guitare sèche) et son sens de la métaphore (*Monsters*, *Interpol*) qui font la différence. Au final, *Iota* nous montre une artiste moins en colère et plus apaisée malgré les tourments du quotidien. Et comme si elle voulait souligner cette métamorphose, c'est sans le moindre effet d'Auto-Tune qu'elle nous susurre au milieu du disque : « *J'ai envie de te dire je t'aime* ». Message bien reçu. – **LL**



Manuel Hermia, Christine Ott, Allysén Callery
Sans Soleil OST
Freaksville Records

Ce sont deux longues plages où s'entremêlent musique, ambiances et bribes de dialogues du film *Sans Soleil*, une dystopie traitant du dérèglement climatique. Le film, écrit et réalisé par Banu Akseki, conte l'histoire de Joey, perturbé par les éruptions solaires qui affectent la terre. La musique est composée par Manu Hermia qui a mis à profit ses recherches *Rajazz* (fusion entre jazz et raga indien basée sur des modes stricts) pour créer un univers singulier. Le bansuri plonge l'auditeur dans une visite intérieure de lui-même, car il s'agit ici principalement de sensations et d'évocations d'humeurs, même si, à la fin, une mélodie se dessine. Mais il n'y a pas que la flûte dans ce projet : on y entend aussi Allysén Callery qui, l'espace d'un moment, vient déposer sa voix et sa guitare folk pour un morceau désabusé. Et puis, raffinement ultime, on a fait appel à Christine Ott pour diffuser ici et là ses ondes Martenot – vous savez, ce sifflement venu d'ailleurs que l'on entendait, entre autres, dans *Ne me quitte pas* de Brel. Sans les images, cette musique vous plonge dans un abîme étrange. Imaginez l'ensemble réuni. – **JP**



Cléo

Mémo vocal

La Chambre d'Amandine

Cela fait un bail que Cléo promène ses envies de mots et de mélodies de Bruxelles à Paris. C'est dans les rangs d'une chorale bruxelloise qu'elle fait ses premières gammes ado. Dans la foulée de reprises R'n'B en anglais, elle foule le terrain de jeu du rap et se met à rimer en français. S'ensuivent des années de galère qui mettent les nerfs de Cléo à l'épreuve, baladée sans résultat de maisons de disques en producteurs (dont on retient néanmoins des duos avec Kery James, Gandhi ou Pitcho). En 2018, elle aménage chez elle un home studio, devient auteure-compositrice et se lance en solo. Après la publication d'*Éponyme* en 2020, son 2^e EP

Mémo Vocal sortait à la rentrée. Sept morceaux nappés de guitares acoustiques, de *Cuba* au single *Peter Pan* en passant par une *Dépression*, qui n'est pas sans rappeler Stromae, et un univers plus proche de la chanson que des eaux urbaines. – **NC**



Sian Able

Veni Vidi Sensi

Take-Off Record

Âme sensible, Anaïs Elba dévoile sa véritable nature sous l'anagramme Sian Able. Les doigts en mouvement sur son piano, la musicienne met aujourd'hui le cap sur *Veni Vidi Sensi*, un premier album concocté à la lisière de la soul, du jazz et d'une fibre néo-classique parfaitement maîtrisée. Nettement plus convaincante en anglais que sur ses trois tentatives en français (*Sobre*, *Amour Sec* et *Osmose*), Sian Able (en) chante ses émotions et combat ses démons avec passion. Failles émotionnelles ou santé mentale se déclinent ainsi à travers dix morceaux délicats et sophistiqués. Imprégné d'une saine mélancolie, l'univers de la pianiste belge ravive l'esprit de Nina Simone et s'invite, sur la pointe des pieds, dans le sillage d'artistes comme Agnes Obel, Frida Hyvönen ou Alice Boman. Bordées de chœurs féminins et de chants d'enfants, les compos de Sian Able recyclent les mauvaises ondes en énergies durables. De quoi passer l'hiver au chaud. – **NA**

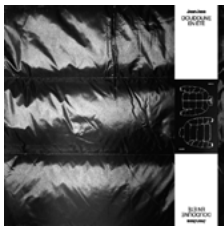


Trio Grande

Impertinence

Igloo Records/KAAP

Avec ses trois échassiers allumés traversant au rouge le passage pour piétons – non, on n'est pas sur Abbey Road –, la pochette signée Lucas Racasse, illustre clairement le contenu de l'album : quelle "Impertinence", mes jeunes amis ! « *L'impertinence, c'est aussi ouvrir l'album à la flûte à bec et le clôturer à la cornemuse* », avance Michel Debrulle. Mûri pendant le confinement, avec un important travail en amont, ressenti comme un « *retour aux sources* », ce sixième album de Trio Grande déborde d'énergie et de fraîcheur. Même si le percussionniste estime ne s'être jamais « *éloigné du jazz* », la note bleue fait un retour en force avec Mimi, en fanfare avec *Charleston* ou *Rue de la Brasserie*. Pendant le confinement, Michel Massot jouait tous les jours sur le trottoir de cette rue donnant sur la place Flagey, à Ixelles, au plus grand bonheur des voisins. En cinq temps, ce morceau, issu de la rue donc, se dévoile à la fin avec quatre notes d'une certaine *Cinquième* de Ludwig van. Au final, un album qui plaît des deux côtés de la frontière linguistique, l'abolissant en quelque sorte, puisqu'il est coédité par Igloo et KAAP, le centre culturel brugeois De Werf. NB : Dans sa série Jazz Classics, Igloo réédite les deux albums de Trio Bravo, *Pas de nain* et *Hi-o-ba*. – **DSI**



JeanJass

Doudoune en été

Jinedine Jidane

Alors que les cigales que nous sommes profitons insouciantes de l'été caniculaire, le grand MC de Charleroi bossait dur sous sa doudoune, et publiait fin juin cet album-signature. Un an s'est écoulé depuis la sortie de *Hat Trick*, mais voilà déjà que JeanJass nous revient avec dix nouvelles compos d'excellente facture. Si l'homme est du genre stakhanoviste, publiant un second album en deux ans entre deux mixtapes *Zushiboyz* et une récente paternité, cette moisson fait partie de ses meilleurs travaux. D'autant que le double J est au four et au moulin, signant la quasi-totalité des prods de *Doudoune en été*. Seuls Easy Dew, Dee Eye et Stwo sont parvenus à y laisser leurs empreintes.

Un disque où l'on retrouve ce flow stoïque et ce timbre caractéristique, mais dont l'intro surprend à froid. Grâce à *Dans le Mur*, JeanJass foule des contrées musicales inédites avec pas mal de réussite, évoquant presque l'univers d'Axel Bauer. Pour autant, on revient en terrain connu dès la plage 2. Après *Pippo Inzaghi* en 2014, JJ rend hommage (avec Youssoupha) à *Roberto Baggio*, autre légende du football italien. Un peu de belgitude au menu aussi. Place à l'excellent *Inconvénients*, l'un des tracks les plus efficaces de cet album, dont les couplets résonnent « *de Couillet jusqu'à Gosselies* ». Puis, *Je glisse* et son lot d'ego trip chauvin de rigueur – « *Ma ville, c'est une fabrique à champion, c'est la Masia. On gagne tout on fait la razzia* ». Côté invités, notons encore le spleen délectable de Tuerie sur *Grammy*, le parrain Jazzy Bazz dans l'envers du *Truman Show* et surtout le génial Fuku sur la prod caviar *Le Six*, qui offre enfin à JeanJass son *Gin&Juice*. Une cuvée bien corsée. – **NC**



Tars

I was haunted by the idea that I remembered her wrong

MFSAM Records

L'album annonce la couleur dès le premier titre, tout comme sur son prédécesseur *90% of Honesty: No Dominion* nous emmène dans l'espace, du space rock stoner... mais qui fait place cette fois-ci à une inspiration liée au roman et films *Solaris*. On y retrouve d'ailleurs d'emblée la "déclamation" d'un poème de Dylan Thomas, *And death shall have no dominion*, un texte incorporé dans une adaptation cinématographique du roman de Stanislaw Lem – le titre de l'album est également une citation de ce même film. Voici donc sept titres instrumentaux, dans un registre peut-être un peu plus (post)metal qu'auparavant, voire plus agressif, à l'image de ce que le groupe de Dami Polfliet peut dégager en live. On notera également l'adjonction nouvelle de claviers qui accentuent la dimension contemplative et parfois planante de Tars (sur *Purple And Black* entre autres). Vous aviez aimé *90% of Honesty*? Embarquez-vous pour *Solaris* ! – **FXD**



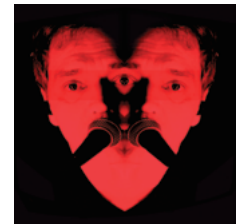
Machiavel

Phoenix

Moonzoo music

Un album qui porte assurément bien son nom. Machiavel ouvre le nouveau chapitre d'une longue carrière qui compte pas moins de 22 disques, dont 4 certifiés "or", un groupe qui a rempli deux fois Forest National, quelques Cirque Royal aussi (ils y reviendront en mars 2023), etc. Suite au décès du chanteur Mario Guccio en 2018, c'est Marc Ysaye qui avait assuré la voix du groupe durant la dernière tournée. Aujourd'hui, Machiavel a accueilli un nouveau chanteur et bien naturellement, c'est vers Kevin Cools, repéré au sein de Feel ou de Niitch et qui avait également participé à *The Voice* Belgique en 2012, que toutes les oreilles et les yeux se tournent. Il apporte une nouvelle touche, très mainstream, à ce disque très bien produit et dans un registre plus soft

rock que les précédents. Le single *Magical Mess* a permis de découvrir le nouveau son du groupe, plus "ricain" (comprenez un peu pop country) et ce *Magical Mess* est un titre qu'on pourrait entendre sans problème dans une série romantique américaine. On retrouve encore ci et là quelques touches progressives, celles qui ont été le fonds de commerce de Machiavel (*Enlighted*, *When The Eagles Cry*), mais c'est bien plus discret. Ces arrangements américains, de rhodes ou de slide guitar (*Mister Madman*), font de ce *Phoenix* une nouvelle avancée sonore dans l'univers de Machiavel. – **FXD**



Sharko

We love you David

Bandy Bandy

Exit l'électro, exit l'acoustique, retour à l'essentiel pour David Bartholomé ici en trio (Olivier Cox à la batterie, Guillaume Vierset à la guitare). Essentiel et rock, comme les bonnes petites décharges électriques du refrain de *Padam* qui ouvre cet album, les basses un peu à la Police de *Speak Out*, ou la revisite de trois anciens morceaux, *Wanna Go*, *Excellent*, *You Don't Have To Worry*. « *Il faut changer son fusil d'épaule régulièrement, nous justifie l'intéressé, sinon le public se lasse et toi, tu as l'impression de manquer cruellement de fraîcheur. Pour susciter de la fraîcheur, il faut que je change. J'aime ça mais ça demande du travail et des chansons qui s'adaptent à cela.* » Pas de souci : cet album, orienté notamment par les retrouvailles pendant le confinement avec de vieilles cassettes - Blondie, The Cars, ... - ne manque ni de mélodies, ni de profondeur, explorant entre autres choses le thème de Narcisse (le mythe, pas la fleur). Chansons courtes, simples mais pas simplistes : en live aussi, ce sera aussi un bon cru ! – **DS**



Georg Philipp Telemann

Ensemble Vibrations
12 Fantasias For Flute
Etcetera records

Considérées comme l'un des sommets de la littérature pour flûte solo, les 12 Fantaisies de Telemann s'offrent une nouvelle vie sous forme de quatuors pour flûtes. Cette audace, c'est au flûtiste Éric Leleux qu'on la doit. Soucieux de rendre audible pour ses élèves des sonorités insoupçonnées dans un solo, il se mit en tête d'harmoniser pour un quatuor la première Fantaisie. Et se prit au jeu.... Pédagogique à l'origine, l'idée s'est rapidement muée en projet musical, désormais gravé sur CD par l'Ensemble Vibrations. « Dans un solo, explique sa fondatrice Pascale Simon, on n'entend qu'une note à la fois. La réalisation d'une interprétation à quatre flûtes, dont une alto, permet de percevoir plusieurs sons en même temps et de mettre en évidence toute la dimension polyphonique de la musique de Telemann. La lisibilité des thèmes, notamment dans les fugues, est ainsi amplifiée par la diversité des timbres de nos instruments. » Une démarche un rien sacrilège? Pas sûr. Car Telemann, qui était très ouvert aux nouveautés, n'aurait sans doute pas dit non à cette version, qui a le mérite de faire vivre sa musique en la rattachant à notre époque. Et puis, que l'on ne s'y trompe pas. Si le résultat est extrêmement séduisant – ah le dolce dans la 6^e Fantaisie en ré mineur! –, c'est parce que, comme le résume Pascale Simon, « il y a eu un travail immense sur l'articulation, l'absence de vibrato, la qualité du son, la transparence, les couleurs, et cela toujours en gardant à l'esprit les affects propres à l'éloquence baroque. Si on y ajoute les difficultés liées à l'utilisation de flûtes modernes, j'avoue que je n'aurais jamais imaginé pouvoir réaliser quelque chose d'aussi beau », reconnaît la flûtiste. Dont on partagera la conclusion: « Que de frissons! ». –SR



Kangling
Dancing on my own
Autoproduction

Dancing on my own est le troisième album d'Axel Gilain, contrebassiste passé des scènes jazz à des productions personnelles plus pop, mâtinées de soul et, au gré du temps, avec des incursions électro de plus en plus prégnantes. Il signe ici ce qu'on pourrait appeler son "petit album de nuit" tant l'ambiance y est feutrée (*I read in your eyes*), chaleureuse mais charriant en même temps un vrai spleen, aux textes romantiques d'amour esseulé. Huit titres à la production impeccable, au son moelleux et enveloppant, oscillant entre titres plutôt électro (*On your dress*) – avec la présence sur cet album du beatmaker Jérôme Hope (Peas Project) qui accompagne Axel Gilain également sur scène –, guitare intimiste (*I will*) et moments très soul (*Empty*). –FXD



June Road
Landscapes
Autoproduction

Elle, c'est Maia Frankowski, elle est violoniste dans l'orchestre de La Monnaie et, en studio, a déjà prêté ses talents à des artistes comme Typh Barrow ou Woodkid. Lui, c'est Harry Pane, un guitariste songwriter habitué de la scène folk britannique. Le début EP de cet improbable duo belgo-anglais livre une première fournée bien chaleureuse de quatre chansons, dans une veine folk-pop qui pourra plaire aux fans d'Angus & Julie Stone ou de Cocoon. Quatre chansons mêlant harmonies vocales mixtes, violon, guitare et le tout quasi sans percussions. Leur single, *Seize the Day*, ajoute pour sa part une pointe americana à l'ensemble. Premier fait d'armes tout aussi invraisemblable, June Road a assuré la première partie du groupe Marillion lors des concerts français du groupe (Aéronef à Lille, Zénith de Paris). –FXD



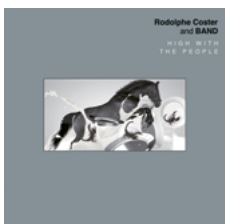
Roméo Poirier
Living Room
Faitiche

Fils du guitariste français Philippe Poirier (Kat Onoma), basé à Bruxelles et signé à Berlin sur le label Faitiche de Jan Jelinek (le roi de la micro-house exigeante), Roméo Poirier incarne à la fois une certaine idée du nomadisme européen et des cultes musicaux assez arty, même si toujours accessibles. Après le remarqué *Hotel Nota*, voilà *Living Room*: toujours de l'ambient intemporel qui, quelques détails technologiques mis à part, aurait pu être enregistré chez Crammed en 1982 ou sur la planète Mars, chez Elon Musk junior dans 40 ans. Ça enveloppe les oreilles, ça habille le salon (le living room, donc), ça induit de légers effets psychédélics sur le cerveau. Comme le voulait déjà Brian Eno, inventeur du genre dans les années 70, c'est une musique avant tout fonctionnelle, au meilleur sens du terme. En utilisant le terme "4th world" en hashtag sur Bandcamp, l'influence Eno/Hassell/Eighties est d'ailleurs pleinement assumée par Poirier, digne héritier de ces grands pionniers! –SC



Garance Midi
Pelles et perceuses
Autoproduction

Derrière ce titre énigmatique, cinq titres tous très courts (1'30) à l'exception de *Pour Maëlle* qui clôture l'EP. Cinq ritournelles folk brico-lo-fi (faussement?) naïves, lunaires, aux textes imagés un brin surréalistes et souvent touchants. Le groupe s'était fait remarquer lors de son premier (fragile) concert grâce à leur sélection au concours Du F. dans le texte. On attend la suite des aventures avec une grande curiosité. –FXD



Rodolphe Coster and Band
High With The People
Capitane Records

Après de multiples aventures collectives avec Flexa Lyndo, Major Deluxe ou Cafeneon, l'insatiable Rodolphe Coster se présente désormais sous sa véritable identité. En solo, mais pas esseulé, le musicien bruxellois délivre *High With The People*, un album gorgé de références et de multiples collaborateurs. À commencer par le producteur Matt Jones, boss de Castle Face Records, label fondé en compagnie de John Dwyer (Thee Oh Sees). Parti à Brooklyn, à la rencontre de la scène américaine, Rodolphe Coster en profite pour mettre quelques valeurs sûres à contribution. Jeff Tobias, saxophoniste des excellents Sunwatchers, ou les musiciennes Sarah Register (Talk Normal), Atsuko Hatano (Jim O'Rourke) et Maya Postepski (Austra) se distinguent ainsi dans les coulisses d'un disque hanté par des fantômes new-wave et dream pop. De Bauhaus à Cocteau Twins, en passant par les friches de Factory Records (Joy Division, A Certain Ratio), l'artiste belge allie rigueur et mélancolie dans des morceaux qui, ici et là (*Derlish*, *Dogstroke*), rappellent les exploits du Canadien Dan Bejar (Destroyer). Érudit et maîtrisé, l'exercice de style marque la renaissance de Rodolphe Coster, musicien en perpétuelle (ré)évolution. –NA

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Yoann Stehr



TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Il a marqué les esprits avec ses clips en collages comme des coups de poings sur le lobe occipital pour Nicolas Michaux, Les Hommes-Boîtes ou Corps. Aujourd'hui, Yoann Stehr est à la tête de Super Tchip, boîte de production de clips vidéos, mais pas que.

Une manif de gilets jaunes, Donald Trump se jetant sur un catcheur, des statues déboulonnées, ensanglantées, Jeff Bezos qui éclate de rire devant un supermarché qui s'écroule, des flics qui dansent, qui frappent aussi, puis qui re-dansent et une voiture qui brûle, puis deux, puis trois... Toutes ces images s'enchaînent dans un rythme effréné pour mieux s'emparer de notre cerveau avant l'indigestion. Des collages pour habiller le clip *Parrot* de Nicolas Michaux que l'on doit à Yoann Stehr.

« Je me suis spécialisé dans les collages quand j'ai débarqué en animation à *La Cambre* à dix-huit ans », dit le natif d'un petit village du Sud de la France, près d'Avignon, qui a désormais passé plus de temps à Bruxelles que dans le Sud. « *Gamin*, je bricolais des petits films d'animation avec un pote pour casser l'ennui, des choses en stop-motion. J'ai toujours aimé dessiner. Mon père est dessinateur, donc j'ai baigné là-dedans. Mais quand je suis arrivé à *La Cambre*, j'ai pris une claque. Les autres étudiants avaient une technique de malade. C'est pour ça que je me suis mis à faire des collages. »

À la sortie de l'école supérieure d'arts visuels de Bruxelles, Yoann commence à faire des clips : « Des potes qui étaient avec

Super Tchip a été créé il y a tout juste un an. Depuis, « une douzaine de clips ont été réalisés avec huit réalisateurs différents et six nouveaux clips sont sur les rails et arrivent très prochainement. Ça permet d'élargir la palette graphique. L'image représente une petite sélection des productions Super Tchip ».

De gauche à droite :

- *Oxitocines* de MARC MELIÀ, réalisé par Alice Khol
- *Tugaux* - CARL ET LES HOMMES-BOÎTES, réalisé par Yoann Stehr
- *500gr* - ECHT!, réalisé par Simon Broovold
- *Sakurajima* - UNDER THE REEFS ORCHESTRA, réalisé par Yoann Stehr & David Delruelle
- *Balrog* - SHARA SHAMS, réalisé par Alice Khol et Yoann Stehr
- *Techno Trash* - JEAN-PAUL GROOVE, réalisé par Simon Broovold
- *Pas le choix* - GLAUQUE, réalisé par Baptiste Lo Manço
- *Toulolo* - AVALANCHE RAITO, réalisé par Simon Broovold

moi à *La Cambre* sont retournés en France et ont monté une boîte de prod qui s'appelle *Temple Caché*. Ils m'ont proposé de bosser avec eux. Mon premier clip, c'était pour le groupe bruxellois *RIVE*. J'ai fait un truc en collages, ça m'a plu et ensuite, on a reçu plein de commandes. À partir de là, j'ai enchaîné, enchaîné, enchaîné... »

Nicolas Michaux, Miossec, Aksak Maboul, Corps, Les Hommes-Boîtes... Yoann Stehr a une patte bien à lui et celle-ci est demandée. « C'est un peu ma chance et mon piège. J'ai une patte assez identifiée et les gens qui viennent vers moi veulent cette patte-là. J'ai tellement enchaîné de collages que je me suis un peu lassé de ça. À un moment tu commences un peu à te singer. »

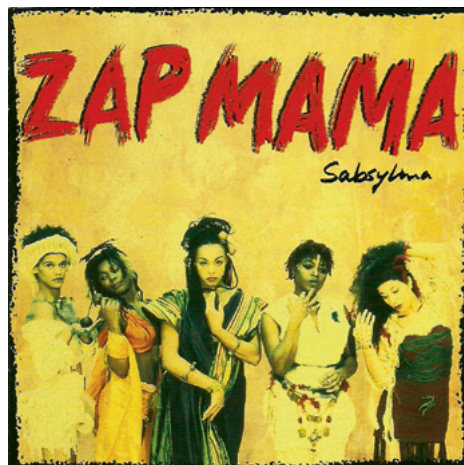
Son dernier clip en collages, c'est pour *Under The Reefs Orchestra*. Mais entre-temps, Yoann a créé sa boîte de production, Super Tchip, le poussant à changer de casquette, passant de réalisateur à producteur qui délègue les propositions de clips à d'autres : « Je suis dans une phase transitoire où je passe plus de temps au téléphone que derrière une caméra. C'est vraiment un autre boulot, beaucoup de relationnel. J'apprends sur le tas. Mais ça permet d'avoir de nouvelles perspectives, aussi. Pour l'instant, avec Super Tchip, on ne fait que du clip mais je pense qu'on va s'ouvrir à d'autres formats. »

Zap Mama

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Corps et âme de Zap Mama, Marie Daulne vient de sortir un neuvième album, son premier entièrement chanté en français. Intitulé Odyssée, l'objet est à l'image d'un voyage hors du commun. Partie de Bruxelles avec ses chants à cappella, l'artiste s'est élevée à la faveur de sa culture "afro-péenne". Entre collaborations avec The Roots ou Erykah Badu, trip hollywoodien avec le compositeur Hans Zimmer et engagement humanitaire qui l'amène à travailler au Congo avec le docteur Mukwege, la chanteuse est assurément l'une des voix les plus emblématiques du pays.

Bruelles, 1990. Le label Crammed Discs vient de souffler ses dix premières bougies avec quelques cerises sur le gâteau. Au rayon post-punk et new wave, notamment, l'enseigne bruxelloise tire son épingle du jeu grâce à Tuxedomoon, Minimal Compact, Aksak Maboul ou The Honeymoon Killers. En marge de ces sorties, la structure met sur orbite SSR Records, refuge étudié pour publier des trouvailles new beat, techno, house ou hip-hop. « La signature de Zap Mama va ouvrir un nouveau chapitre, retrace Marc Hollander, le patron de Crammed Discs. À partir de là, nous avons été perçus comme un label spécialisé dans ce qu'on appelait alors « world music » chez les Anglo-Saxons et « musiques du monde » dans la francophonie. » La connexion avec Zap Mama arrive via Fanchon Nuyens, chanteuse d'un groupe new-wave (Des Airs) et productrice bruxelloise. « Un jour, elle débarque dans nos locaux et nous parle de Zap Mama, un quintet vocal formé par une certaine Marie Daulne... Au même moment, mon ami Vincent Kennis, qui jouait avec The Honeymoon Killers, m'apprend qu'il la connaît lui aussi. Puisqu'il écoute des disques de chants pygmée avec elle... » Sur les conseils de Fanchon Nuyens et Vincent Kennis, le boss de Crammed Discs s'aventure dans le quartier des Marolles. « Zap Mama y jouait un concert à La Samaritaine, un petit cabaret-théâtre aujourd'hui disparu. La prestation reposait sur une proposition à cappella, appuyée par quelques percussions. » Sur scène, Marie Daulne est épaulée par Cécilia Kankonda, Céline 'T Hooft, Sabine Kabongo et Sylvie Nawasadio. « Ce n'était pas un groupe de musique traditionnelle, avertit Marc Hollander. Les filles s'inspiraient du gospel, du reggae, mais aussi des cultures indiennes, marocaines ou espagnoles pour redessiner les contours d'influences typiquement congolaises. C'était de l'ordre du fantasme créatif. De plus, elles avaient un truc un peu trash et irrévérant, très bruxellois. »



Zap Mama, Sabsylma, Crammed discs, 1990

Le rôle américain

Le premier album de Zap Mama voit le jour en décembre 1991. « Quelques mois plus tôt, le groupe avait fait sensation au Printemps de Bourges. Rien qu'avec leurs voix, les chanteuses pouvaient emporter le public. À l'époque, tout le monde voulait les voir en concert. » C'est ainsi que Zap Mama atterrit à New York, le 20 juin 1992, à l'affiche du mythique Summerstage, en plein cœur de Central Park. « Nous cherchions une structure pour distribuer l'album aux États-Unis, poursuit Marc Hollander. Nous avons invité Yale Evelev, le directeur de Luaka Bop, le label fondé par David Byrne des Talking Heads. » Emballés par la performance, ces derniers prennent Zap Mama en licence avec l'idée de lancer une série discographique baptisée Adventures in Afropea. « Ils voulaient mettre l'accent sur des productions portées par des afro-descendants européens. En 2019, l'écrivain britannique Johnny Pitts s'est d'ailleurs emparé de ce sujet dans un livre intitulé Afropean: Notes from Black Europe. » Vêtu d'une nouvelle pochette, rebaptisé Adventures in Afropea n°1, le premier album sort aux USA en 1995. Le succès est immédiat. Zap Mama reste onze semaines en tête des ventes du classement « World Music » du Billboard. « Comme leur répertoire se construisait autour d'une vision fantasmée du Congo et, plus largement, du continent africain, leur musique a rencontré les préoccupations de toute une partie de la population américaine. »

Un an plus tard, Marie Daulne poursuit son périple avec Sabine Kabongo et Sylvie Nawasadio. « Le titre du deuxième album, Sabsylma, est d'ailleurs une allusion à leurs trois prénoms. » Zap Mama réinvente cette fois la musique africaine au contact du jazz de Miles Davis, du funk, de la culture punk et du gospel. Nominées aux Grammy Awards dans la catégorie « Best World Music album », les Bruxelloises voient le trophée tomber aux mains de Ry Cooder et Ali Farka Touré. Au lende-



Zap Mama, *Adventures in Afropea 1*, Luaka Bop, 1993



Marie Daulne, *soul de Zap Mama*

©MAYLI STERKENDRIES

main de la cérémonie, Zap Mama passe toutefois dans une autre dimension. « *Jusqu'alors, il s'agissait d'un quintet. Par la suite, ce sera un projet solo, plutôt orienté nu-soul et R'n'B.* » Comme Kevin Parker est Tame Impala, Marie Daulne incarne pleinement Zap Mama. Loin des formules à cappella, la chanteuse s'installe à New York et collabore avec The Roots, Erykah Badu, U-Roy, Arno, DJ Krush, Tony Allen ou Alanis Morissette. Elle tourne en compagnie de Macy Gray, chante avec Stevie Wonder dans les coulisses du Hollywood Bowl et enregistre un morceau avec le collectif sud-africain Ladysmith Black Mambazo.

Mission impossible

Revenue à Bruxelles en 2010 pour des raisons familiales, Zap Mama s'établit à présent dans un répertoire chanté en français. « *Avec l'album Odyssee, il y a une réflexion sur le thème de l'appropriation, explique Marie Daulne. Aux États-Unis, la communauté afro-américaine a regagné sa liberté et sa fierté via la culture. Dans ce processus, la musique a joué un rôle essentiel. Blues, rap ou R'n'B sont les fruits des revendications de tout un peuple. Partant de là, j'ai réalisé que les Afro-Européens avaient, eux aussi, leurs particularités. Qu'ils vivaient une réalité bien différente de celle des Afro-Américains. En tant que Belgo-Congolaise, franco-phone, qui a grandi à Ixelles, dans le quartier de Matongé, je voulais évoluer vers des chansons en adéquation avec mon parcours et mes expériences.* » En marge des treize chansons du nouvel album, la chanteuse s'investit actuellement dans le cinéma d'animation. « *Je travaille sur une bande originale, confie-t-elle. Je rêve d'incarner les voix de personnages, de créer des ambiances sonores pour des dessins animés. J'adore le cinéma.* » Vingt ans plus tôt, Marie Daulne traînait d'ailleurs sa silhouette longiligne dans les studios hollywoodiens pour y rencontrer Hans

Zimmer, compositeur superstar pour des blockbusters comme *Rain Man*, *Gladiator*, *Batman Begins* ou le récent *Top Gun : Maverick*. « *Il m'a invité sur le tournage de Mission Impossible 2. J'ai rencontré Tom Cruise. Puis, j'ai retravaillé un morceau pour les besoins du film. À l'époque, je n'étais pas consciente de l'énormité de la situation. Tout ça me semblait normal. J'avais l'impression qu'il y avait toujours moyen de faire mieux, d'avoir plus. En réalité, c'était une utopie. Aujourd'hui, je me rends enfin compte de la chance que j'ai eue.* »

Retour aux sources

Dans ses chansons, Marie Daulne prône des valeurs positives. Des thèmes qu'elle met régulièrement en pratique en contribuant à des causes humanitaires comme Médecins Sans Frontières ou Amnesty International. Depuis peu, elle sert aussi les intérêts de La Fondation Mukwege, en République démocratique du Congo, dans une région où le viol collectif est utilisé comme arme de guerre... « *Voilà des années que je soutiens des initiatives internationales mais quasi rien sur le territoire congolais. Quel paradoxe pour une personne qui doit son succès à des chants influencés par les traditions congolaises. Le moment me semblait venu de changer la donne. Je me suis donc rendue à Bukavu. Où j'ai rencontré le docteur Mukwege. Il m'a demandé d'initier des jeunes filles à des berceuses traditionnelles.* » Face aux adolescentes de Bukavu, Marie Daulne chante des ritournelles ancestrales, prenant soin de les remettre au goût du jour. « *Il faut toujours prendre le pouls de son époque et vivre avec la modernité, dit-elle. Écouter ces filles chanter, c'était bouleversant. Même les plus grands concerts ne m'ont jamais procuré de telles sensations.* » La main sur le cœur, au plus près de ses valeurs, Marie Daulne revient ainsi aux fondamentaux du chant à cappella. La boucle est bouclée. Avec l'art et la manière.

Hip-hop in het vlaams De l'underground au mainstream

TEXTE : AUBRY TOURIEL

Qui dit hip-hop flamand, pense directement à Stikstof et à son leader Zwangere Guy. Et pourtant, bien d'autres groupes percent en Flandre.

Ils remplissent le Lotto Arena à Anvers ou l'AB à Bruxelles, ils se produisent à Glastonbury... « Ils », se sont les groupes de hip-hop flamands. Certains ont signé auprès de labels comme Universal et TopNotch. En plus de vingt ans, le hip-hop flamand est donc monté en grade.

Tourist LeMC, Coely, Stikstof et Zwangere Guy sont quelques noms du hip-hop flamand à avoir signé sur des labels internationaux. « Avant les groupes diffusaient leur mp3 sur des blogs, maintenant les standards se sont améliorés. Avec des labels tels que Universal et TopNotch, c'est toute une machinerie qui est derrière », raconte le leader du groupe de hip-hop anversoï Halve Neuro.

Halve Neuro est un groupe parodique qui a percé en 2010 avec le titre *Fritkot*. Et leur notoriété, ils la doivent au célèbre rappeur américain 50 Cents. En plus d'avoir parodié son nom (Halve Neuro voulant dire un demi-euro), son premier succès s'inspire ouvertement du refrain de *Candy Shop*, sauf que le magasin de bonbons s'est transformé en "Fritkot". Belgitude oblige.

« On voulait faire du rap en anversoï pour se marrer, du 50 Cents ou du Pharrell en dialecte, se souvient le leader du groupe. Je me rappelle du jour où, sur un coup de tête, on s'est tous ramenés déguisés à la foire d'Anvers pour tourner le clip. C'est directement devenu viral. »

Dialecto

Halve Neuro et le groupe phare 't Hof van Commerce ont un point commun : leurs textes sont en dialecte : en anversoï pour le premier et en West Vlaams pour le second. C'est d'ailleurs une des caractéristiques du hip-hop flamand.

Même si les rappeurs flamands ont tendance à se tourner vers les Pays-Bas, ils se démarquent de leurs homologues néerlandais par la langue qu'ils utilisent : « Il existe d'énormes différences entre les dialectes flamands. Les rappeurs acquièrent un style qui leur est propre de cette façon », explique le chanteur du groupe de reggae/hip-hop Wahwahsda.

Partie de sombres mp3 diffusés sur des blogs, la scène hip-hop s'est bien diversifiée et passe souvent à la radio dans le nord du pays.

Mais il nuance : « La tendance à rapper en dialecte diminue petit à petit. Vous ne pouvez presque pas faire autrement si vous voulez que votre carrière perce sur le plan commercial. De plus en plus d'artistes flamands commencent donc à rapper avec un accent néerlandais. Ils pensent que ça sonne mieux, ou parce qu'ils sont influencés. »

Certains rappeurs flamands chantent aussi en anglais. Coely, l'une des révélations des dernières années, en fait partie. Alors qu'elle a commencé sa carrière à l'âge de 17 ans, elle s'est rapidement retrouvée sur les prairies de Rock Werchter, Pukkelpop, Tomorrowland et même Glastonbury. D'autres artistes internationaux ont reconnu son talent : elle a fait entre autres la première partie de Kendrick Lamar et de Kanye West.

Après une pause de quatre ans en raison d'une dépression, des années Covid et de la naissance de sa petite fille, la chanteuse belgo-congolaise a sorti un nouveau single en mai : *Run it up*. Armée de nouvelles compos qui brouillent les frontières entre hip-hop, soul, pop et R&B, Coely mélange les genres.

Genre do plus on plus difficile à définir

« Quand les gens nous écoutent, on aimerait qu'ils se disent : "c'était quoi ça ?" », explique Peter 'Sput' Govaerts du groupe Wahwahsda (qui signifie "c'était quoi ça ?" en dialecte anversoï). « Nous ne voulons pas qu'on colle une étiquette spécifique sur notre musique. Mais si on devait nous décrire en deux mots, je dirais : reggae/hip-hop. »

Yong Yello, ancien membre du collectif/label hip-hop anversoï Eigen Makelij, illustre aussi l'éclectisme du hip-hop flamand. « Est-ce du hip-hop ou l'œuvre d'un auteur-compositeur ? », se demande Halve Neuro.

Sur papier, Yong Yello est un rappeur, mais il est vrai qu'il ne colle pas aux clichés. Son attitude et le contenu de sa musique... Yello Staelens (son véritable nom) est atypique en tout. Sur des



Yong Yello

© DR



't Hof van Commerce

© DR



Coolg

©MATIAS BATALLÉ

mélodies assez pop, le rappeur anversois aux airs de bobo dit sans ambages ce qu'il est, n'épargnant ni lui-même ni ceux qui l'entourent.

En prenant du recul, Peter 'Sput' Govaerts trouve qu'en vingt ans le style du hip-hop en Flandre s'est fortement diversifié : « Le genre s'est élargi. C'était beaucoup plus facile de définir le hip-hop à cette époque-là par rapport à maintenant ».

Selon le chanteur de Wahwahsda, le hip-hop au nord du pays s'est aussi adouci avec les années : « Ce n'est pas que la technique du hip-hop a disparu, mais les beats et les paroles sont plus doux. Avant, c'était des opinions très tranchées et beaucoup de contenus qui pouvaient choquer. ».

Il estime que de plus en plus de morceaux de hip-hop ont des affinités avec la pop et sont plus enclins à passer à la radio, ce qui était exceptionnel il y a 20 ans. Actuellement, il n'est pas rare d'entendre des morceaux de Yong Yello, de Tourist LeMC ou de Zwangere Guy sur les ondes.

Même si les genres se diversifient de plus en plus, Stikstof est parvenu à hisser le hip-hop classique dans les charts. « Chapeau ! Stikstof a réussi à rendre le hardcore mainstream », se réjouit Halve Neuro.

Hip-hop présent partout

Anvers, Gand, Bruxelles... Les grandes villes sont souvent le terrain de jeu favori des rappeurs. À Anvers, on citera notamment Tourist LeMC. De son vrai nom Johannes Faes, le travailleur social du quartier nord d'Anvers se révèle sur son album *En Route* (en français dans le texte) en 2016. Maître conteur-causeur, il garde son titre de troubadour officieux de la métropole flamande.

Le Gantois Fritz Tavernier, aka Froze, fait aussi partie de ces artistes qui ne se limitent pas au genre hip-hop pur et dur. En 2016, le rappeur sort le single politique *Lang Leve België* (Longue vie à la Belgique). Dans cette chanson, le rappeur transforme en mots sa

relation d'amour-haine avec son pays natal, tout en s'attaquant à l'hypocrisie bien ancrée dans notre société.

Mais le hip-hop ne vit pas que dans ces grandes villes : « La Flandre occidentale aussi est une province pleine de talents », assure Peter 'Sput' Govaerts. Il souligne également la force de la scène freestyle.

Il prend l'exemple de la scène De Bestn Vant Westn, une initiative de l'asbl Phatmark Collective qui vise à offrir une plateforme aux talents établis et émergents de la scène hip-hop de Flandre occidentale. « Contrairement aux Pays-Bas, la Flandre a gardé les vrais principes fondamentaux du hip-hop : le freestyle. Aux Pays-Bas, ils se basent souvent sur des textes écrits, ils ont quelques punchlines, mais ont peu de flow. »

Une salle sombre et crado

Ce n'est pas toujours évident de trouver une bonne salle de concerts hip-hop, regrette Peter 'Sput' Govaerts : « Avant à Anvers, il y avait le Petrol. C'était l'endroit idéal, mais c'est malheureusement fermé depuis quelques années et, depuis, je reste sur ma faim. Il vaut mieux aller à Gand, au Charlatan par exemple. »

« Tu peux aller voir Coely et Tourist LeMC au Lotto Arena, sourit Halve Neuro. Mais le véritable esprit du hip-hop, on le retrouve dans une salle sombre et crado remplie à craquer. »

Entre la rue et le Sportpaleis, il n'y a qu'un pas pour le hip-hop flamand. Il se professionnalise notamment grâce au soutien de grands labels. Des artistes arrivent dans les TOP 5 des ventes/téléchargements en Belgique.

En se diversifiant, le hip-hop flamand attire un public de plus en plus large, conclut Peter du groupe Wahwahsda : « Je ne peux qu'espérer que le hip-hop continue à se développer dans toutes les directions, qu'il y ait à la fois du vrai hip-hop qui n'a pas besoin d'être commercial et des gens qui font du hip-hop pour la radio. »



©OLIVIER DONNET

Sharko

À l'heure où sort le neuvième album du trio emmené par David Bartholomé (*We Love You David*, voyez nos pages «Les sorties»), nous nous sommes penchés sur ceux et celles qui titillent son esprit caustique quand il s'agit de prendre la plume.

TEXTE : DIDIER STIERS

Ne l'oublions pas : hors Sharko et hors expériences en solo, il a aussi signé des papiers dans Wilfried, des chroniques musicales et d'autres textes encore. Un faible pour quelqu'un en particulier? « Il y a tellement de noms qui me viennent en tête que c'est difficile de répondre à cette question. Je pourrais dire Norman Mailer, mais il n'est vraiment pas très drôle, lui ! Par contre, il y a un gars à qui je pense très, très fréquemment, de par la richesse de toutes ses activités, c'est évidemment Marc Moulin. Il y a une photo de lui dans le studio où on enregistre. Et parmi les cassettes sur lesquelles je suis retombé pendant le confinement, certaines avaient été enregistrées en écoutant Radio Cité. » Il nous imite le jingle et enchaîne : « J'ai repensé à lui et je me suis dit : « quel spectre ! ». Du jazz à la chronique, avec Geluck dans *Le Jeu du Dictionnaire*, en passant par l'animation radio... Les niches spécifiques, les sujets de ses émissions, sans même évoquer son passage par Moustique et ses chroniques... C'était tellement large ! Il avait un incroyable talent pour synthétiser les choses, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Et puis, pour comprendre ce qu'était cette nouvelle FM qui émergeait, il ne suffisait pas d'y penser, encore fallait-il le verbaliser et proposer ça à la RTBF à l'époque. C'est une intelligence, quoi ! ». Et de nous avouer que sur la scène de l'humour aussi, des gens l'inspirent. Il nous cite Florence Foresti... « Je ne la connaissais pas spécialement bien, mais j'ai regardé deux épisodes de sa série. Elle a un truc ! Faire rire n'est pas si simple parce qu'il faut souligner le trait juste ce qu'il faut. Ne pas vouloir spécifiquement être drôle mais avoir de l'esprit. Sinon, ça devient très vite une grosse farce à la Roland Magdane. »



Diffusée à la rentrée par Canal+, *Désordre* est une série écrite et réalisée par Florence Foresti. En 8 épisodes de 30 minutes, elle évoque à quel point elle est, une fois sortie de scène, une femme comme les autres : « En pire ! Personnalité publique, elle est aussi une mère en garde alternée, une célibataire à la dérive, une artiste en quête d'inspiration et une angoissée chronique ! ».



©LARA HERBINIA

Trio Grande

Naissant des cendres de Trio Bravo, le petit combo fête trente ans d'aventures musicales. Drôles certes, mais chez eux, c'est le fond qui manque le moins.

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Trente ans ! Trois décennies avec les mêmes compères et six albums, « il n'y a qu'Aka Moon qui fasse la même chose », lance Michel Debrulle, percussionniste. L'étonnant, c'est que tant Aka Moon que Trio Grande sortent du même creuset : Trio Bravo, qui a régné pendant huit ans sur le jazz et la musique improvisée en Belgique. Le saxophoniste Fabrizio Cassol quittant le trio pour aller fonder "Aka", restaient les deux Michel, Massot le souffleur et Debrulle le batteur. Restant attachés à la formule du trio, il leur fallait se reconstruire. Au sein du MegaOctet d'Andy Emler, Michel Massot repère le souffleur Laurent Dehors, « un jeune gars, il est assez barré et il peut aller loin dans les impros ». Après cinq heures d'improvisation, le saxophoniste au sens élargi est engagé : Trio Grande est né ! Depuis, Dehors, Massot et Debrulle défrichent le terrain musical, en assumant « une musique libertaire et drôle ». Michel Debrulle insiste sur le côté sérieux de l'affaire : « Il y a du fond ! ». Dans le détail : sax alto, clarinette (basse, contrebasse et mi bémol), cornemuse, harmonica, guimbarde et flûte à bec pour Laurent Dehors ; sousaphone, euphonium et trombone pour Michel Massot ; batterie et multiples percussions pour Michel Debrulle. Ce dernier explique : « C'est pour ça que nous revendiquons l'appellation de "plus petit big band du monde". Sur scène, c'est presque un magasin de musique. Au niveau des timbres, orchestrations, mises en place, arrangements, cela amène des matières qu'on n'entend pas souvent. Non, nous ne sommes pas qu'une fanfare joyeuse », comme certains tendent à le croire. Revendiquant le fait que Trio Grande, ce ne sont que des instruments acoustiques, sans rien d'électronique, quitte à ce que ne soit pas « dans l'air du temps », Michel Debrulle inscrit la démarche dans celle du Collectif du Lion, qui chapeaute le tout : « Allier le pointu et le populaire sans édulcorer ni l'un, ni l'autre. On essaie de faire de l'artistique, du créatif, mais dans un rapport avec l'auditeur et le spectateur. C'est quelque chose d'important, encore plus pour le moment ! ».



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

 www.amplo.be

WE'VE GOT
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

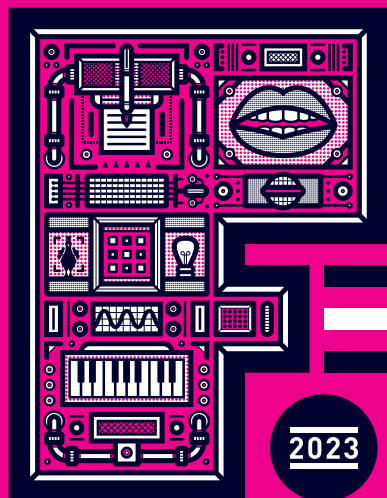
Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU
DANS
LE
TEXTE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
9 DÉCEMBRE 2022

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam.
FEDERATION

LE SOIR

moustique

BOTANIQUE



REGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE

**FÉDÉRATION
MALLONIA-BRUXELLES**

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

Vivez la Culture!

OLIVE

CHANSON FRANÇAISE

12.11

ASTORIA

MUSIQUE CLASSIQUE

15.11

EMILY LOIZEAU

POP

11.11



BJ SCOTT & FRIENDS

BLUES/COUNTRY/ROCK

01.12

DANNY BRYANT

BLUES

10.12

SOUAD MASSI

POP/FOLK/COUNTRY/WORLD

14.12

W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02 435 59 99 - whall.be

